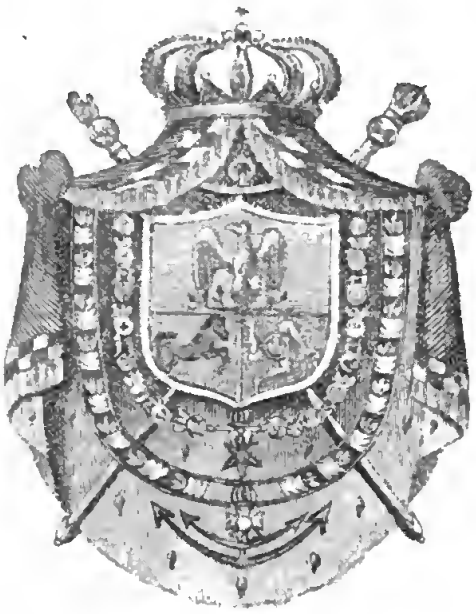
7957



Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Robert VIII

EUGÉNIE DE VERSEUIL;

OU

LA TOUR MYSTÉRIEUSE.

5682234

EUGÉNIE DE VERSEUIL;

OU

LA TOUR MYSTÉRIEUSE.

PAR M.me DE S.T-VENANT.

Raro antecedentem Scelestum
deseruit pede Pœna claudo.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois;

ET A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE, Imprimeur-Libraire.

1807.

Bibliothèque Impériale
Fonds Palatine

EUGÉNIE DE VERSEUIL,

OU

LA TOUR MYSTÉRIEUSE.

CHAPITRE I.er

Sur les bords de la méditerranée, à quelque distance de Marseille, s'élevait jadis un château flanqué de quatre grosses tours, dont les créneaux noircis et les plates-formes couvertes de mousse démontraient l'antiquité ; une de ces tours s'appelait la tour *mystérieuse*, et les habitans des environs étaient persuadés que le malin esprit l'habitait. On y avait entendu, disait on, des cris et des gémissemens. Quoique

les gens du château fussent moins crédules, cette partie en était exactement fermée et personne n'y entrait. Environné d'un côté par une épaisse forêt, de l'autre il était si près de la mer, que dans son reflux elle venait en baigner les murs et les couvrir d'écume ; la situation de ce lieu était à la fois imposante et sauvage ; d'une terrasse qui bordait l'appartement de la châtelaine, on découvrait à droite une partie des vaisseaux qui abordaient à Marseille ; à gauche une chaîne de montagnes bornait la vue ; en face, une immense étendue d'eau que quelques galères parcouraient de loin en loin, était le seul objet sur lequel pussent s'arrêter les yeux.

C'était cependant dans cette retraite isolée qu'Eugénie Volsange, marquise de Verseuil passait ses plus

belles années ; propriétaire d'une immense fortune, alliée aux premières familles de France, douée d'une beauté peu commune, elle aurait pu prétendre à tout, faire l'ornement des cercles les plus brillans, présider même dans une société choisie où la justesse de son esprit et l'amabilité de son caractère l'eussent fait accueillir avec joie. Eh bien! tant de charmes étaient ensévelis dans un antique manoir. C'était là qu'habitait la Marquise avec un domestique peu nombreux, et quoique son époux eut affecté de lui assigner une grosse pension, le défaut de jouissance la rendait presque inutile.

Faire du bien à tous les malheureux qui avaient recours à elle, lire, dessiner et broder étaient ses seules occupations ; une femme de-cham-

bre et la femme de charge qui l'avait élevée faisaient toute sa société, et tous les domestiques s'étonnaient, avec raison, qu'une femme de dix-neuf ans fut ainsi recluse et privée de la compagnie de son époux, qui quoique plus âgé qu'elle de vingt-deux ans, vivait dans la capitale, au centre de tous les plaisirs. Il venait au château de V*** deux fois par an ; il y restait quelques jours, pendant lesquels la mélancolie habituelle de la Marquise prenait une teinte plus sombre ; tous ses traits portaient alors l'empreinte de la terreur ; de son côté, M. de Verseuil, si aimable pour tout le monde, apportait auprès de sa femme des traits farouches, une humeur morose ; chaque mot qu'il lui adressait était une dureté. Souvent cette question : *Eh bien, l'aimez-vous encore ?* faite

avec un sourire sardonique sortait de ses lèvres ; l'infortunée à qui elle était adressée, y répondait par un torrent de larmes ; l'existence et la conduite des deux époux étaient un problême que nul n'aurait pu résoudre. La femme de charge, qu'on appelait mad. Hervey, attentive, douce, complaisante pour sa maîtresse, pendant l'absence du Marquis, prenait en sa présence un ton dur et despotique que tous les gens remarquaient aisément. Tous aimaient Eugénie, sa bonté pour eux, sa générosité les avaient attachés inviolablement à elle, et ils murmuraient entre eux contre la bonne Hervey, qui paraissait en savoir plus qu'eux sur les propriétaires du château, mais qui n'étant pas disposée à trahir son secret si elle en avait un, avait su réduire les curieux au silence.

CHAPITRE II.

Rencontre imprévue dont les suites pourront être dangereuses.

C'ÉTAIT en 1715, on entrait dans le printems, et la Marquise qui attendait son époux d'heure en heure, sentait accroître sa tristesse. Ma bonne, disait-elle à madame Hervey, quand la mort viendra-t elle finir mes tristes jours ? Pourquoi, répondit la femme de charge, vous rendre plus malheureuse par des idées sinistres ? N'est-il pas un terme à tout, et cette mort que vous appellez sans cesse, ne peut elle pas frapper votre persécuteur avant vous, alors si le..... Paix ! dit en rougissant Eugénie, je ne dois pas entendre prohoncer son

nom, je ne veux pas non plus m'appesantir sur la pensée d'un veuvage au moins incertain ; si je m'y arrêtais avec complaisance, je deviendrais bientôt coupable. Ah ! ma bonne ! l'intime conviction de mon innocence est ma seule consolation. O mon père ! pourquoi m'avez-vous sacrifiée ?

Cette conversation avait lieu entre les deux dames pendant une petite promenade sur le bord de la mer. Eugénie appuyée sur le bras de madame Hervey, s'abandonnait à ses réflexions, lorsque des gémissemens vinrent frapper ses oreilles ; elle tressaillit. Entendez-vous, ma bonne ? — Oui, madame, et si vous m'en croyez, nous gagnerons promptement le château, de peur de tomber dans quelque embûche dressée par des voleurs. — Ici les gémisse-

mens devinrent plus forts. — Ma chère Hervey, c'est quelqu'un qui se meure ! allons lui porter des secours. — Mais, madame, si ce sont des brigands ? — Oh que non ! Et sa sensibilité lui donnant des ailes, la Marquise courut du côté d'où partait la voix.

Quoique la gouvernante tremblât de peur ; son affection pour sa maîtresse l'emporta sur la crainte, et elle se hâta de la suivre, elle arriva aussitôt qu'elle derrière un coin du rocher. Là, sur la terre, gissait presque mourante, une femme de la première jeunesse et dont les traits, malgré la pâleur de son visage, étaient encore intéressans. Au nom du ciel, madame, dit l'infortunée, secourez-moi, je suis sur le point de mettre au monde le fruit d'un amour malheureux ; mais, faute de secours,

mon enfant va perdre la vie avant d'avoir vu le jour.

Quel embarras pour Eugénie, qui n'ayant point encore eu d'enfant, ignorait et le mal et le remède qu'on pouvait y apporter La bonne Hervey, plus expérimentée, s'arma de courage, et parvint, non sans peine, à délivrer la jeune femme de son fardeau ; et elle présenta à la Marquise une petite fille bien portante, que celle ci enveloppa dans sa robe. La pauvre mère parut moins mal. Eugénie voulait qu'on allat au chateau chercher des domestiques pour l'y transporter, mais elle refusa formellement de s'y rendre. J'ai besoin du plus grand secret pour ne pas périr, dit-elle à madame de Verseuil, j'appartiens à un riche négociant de Marseille ; j'ai eu le malheur de me laisser séduire par un Seigneur qui

séjourna quelques mois dans notre ville, il m'avait promis de m'épouser; mais il partit sans me dire adieu, et j'ai appris depuis son départ que le nom sous lequel je l'ai connu n'est pas le sien; une lettre anonyme que j'ai reçue, m'a instruite; et d'après des informations que j'ai prises, j'ai eu la triste certitude de cette fourberie : j'étais enceinte, et connaissant la sévérité de mon père, j'ai caché soigneusement mon état, et sentant approcher le moment de ma délivrance, j'ai demandé à venir passer quelque tems chez ma nourrice, qui demeure à....., petit hameau au bout du bois. Pendant qu'elle était aux champs, j'ai senti des douleurs qui m'ont fait pressentir qu'elle en serait l'issue, et je me suis traînée jusqu'ici pour dérober ma faute à tous les yeux. Sans vos soins géné-

reux, j'y serais morte, sans doute; mais, puisque je vous dois la vie, veuillez, madame, vous charger de soustraire cette innocente créature aux regards de ma famille, et soyez assez bonne pour ne pas chercher à savoir qui je suis. Je vais regagner la chaumière de ma nourrice afin qu'elle me trouve en rentrant. — Mais comment pourrez-vous marcher, dit madame de Verseuil? (car la femme de charge était allé chercher quelques restaurans pour l'accouchée.) Cette jeune personne assura qu'elle se sentait assez de forces pour gagner une plaine où sa nourrice travaillait. Madame Hervey revint, la jeune mère prit quelque chose, s'arrangea le mieux possible, et ayant obtenu de ses libératrices la promesse d'un secret inviolable, elle s'éloigna en chancelant.

La Marquise tenait toujours l'enfant, dont les vagissemens annonçaient les besoins ; elle n'était pas sans inquiétude sur le sort de cette malheureuse mère, dont l'état souffrant inspirait la pitié, mais fidèle à sa promesse, elle ne chercha pas à faire suivre ses traces, et reprit le chemin du château avec la femme de charge qui portait le nouveau né.

Les domestiques ne montrèrent aucune surprise à la vue de cet enfant, ils savaient combien la Marquise était bonne, et ils ne doutèrent pas que cette petite fille n'appartint à quelque malheureux dont elle voulait soulager la misère en l'adoptant.

Cependant, madame Hervey n'était pas satisfaite de la résolution que montrait sa maîtresse de garder la petite au château, elle craignait que le Marquis ne montrat de l'hu-

meur en la trouvant auprès de sa femme : mais Eugénie charmée d'avoir auprès d'elle un sujet de distraction s'obtina à la garder, et on travailla en grande hâte à lui faire une layette. Mad. Hervey desirait qu'on la mit en nourrice ; mais la Marquise, qui ne voulait pas la perdre de vue, prétendit qu'une chèvre qu'elle avait apprivoisée et qui la suivait par-tout pourrait l'allaiter. La chose réussit en effet ; et la femme de charge, qui s'attachait aussi à l'enfant finit par se taire, et lui prodigua tous ses soins.

Huit jours après on porta l'enfant à un village voisin, elle fut baptisée comme enfant trouvée, et on la nomma Eulalie des Rochers, à cause du lieu de sa naissance.

Il y avait quinze jours que la femme de-chambre et le concierge du

château étaient revenus de leur course, lorsqu'un postillon annonça l'arrivée de son maître, qu'il avait laissé à la poste voisine. Malgré toute sa résolution, madame de Verseuil pâlit, et commença à craindre de nouveaux désagrémens ; madame Hervey, et Louise (c'était le nom de la femme de-chambre) partagèrent ses craintes ; enfin on délibéra sur ce qu'on devait faire. Cacher l'enfant, c'était donner à cette aventure une teinte mystérieuse, dangereuse peut-être ; le montrer aux yeux du Marquis, c'était s'exposer à quelque scène ; enfin on relégua la petite chez Louise, et on résolut de se décider selon l'évènement, mais la Marquise défendit à madame Hervey de parler de la mère inconnue.

M. de Verseuil arriva deux heures après le courrier, Eugénie se troubla

à son aspect ; cependant il avait l'air plus serein que de coutume, et elle commença à espérer ces jours un peu moins orageux.

La journée se passa tranquillement, le soir vint, et le Marquis ne quittant pas l'appartement de sa femme, elle soupçonna qu'il voulait y passer la nuit. Cette pensée la fit frémir, et elle changea de couleur. Qu'avez-vous ? demanda Verseuil, d'un ton doux. Rien, répondit-elle, en baissant la vue : et son trouble augmentant, elle était prête à s'évanouir. Son époux devinant la cause de son agitation, se leva et sortit en tirant la porte sur lui avec un bruit épouvantable.

Madame Hervey le rencontra dans la galerie, il marchait à grands pas en se frappant le front ; il était si agité qu'il ne l'apperçut pas ; elle

entra chez la Marquise qui lui conta ce qui venait de se passer : cette bonne femme la gronda doucement, et l'engagea à feindre pour gagner la confiance du Marquis. Au lieu de répondre, la Marquise mit la main sur son cœur, et détourna la vue en pleurant.

La bonne Hervey la quitta, et elle courut sur les pas de son maître, mais il venait de monter à cheval, et quoique l'heure fut avancée, il sortit du château suivi d'un domestique qui était son confident.

Elle rapporta cette nouvelle à la Marquise, qui ordonna à tous les gens de veiller pour l'attendre. Ce fut en vain, il ne revint pas de la nuit.

CHAPITRE III.

Mort subite.

Le Baron de Volsange vivait à Aix, dans une retraite absolue, il gémissait du malheur de sa fille unique ; et s'il voyait le Marquis, c'était par politique ; et de crainte d'augmenter les chagrins de son enfant.

M. de Verseuil restant plusieurs jours absent, sa femme pensa qu'il était allé visiter son père, et elle espéra qu'il lui en apporterait des nouvelles, car toute correspondance avec lui, lui était interdite.

Le desir qu'elle avait d'entendre parler du Baron, qu'elle chérissait tendrement, (bien qu'il eut causé ses maux) lui faisait souhaiter le

retour de son époux ; mais Bernard (son affidé) revint seul, et lui annonça que M. de Volsange était mort subitement deux jours après l'arrivée de son gendre chez lui ; que ce dernier l'invitait à prendre le deuil, et qu'il demandait sa procuration pour entrer en jouissance de la succession.

Cette nouvelle, apprise sans aucun ménagement, eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre. La malheureuse Eugénie perdit toute connaissance et demeura long-tems dans cet état ; elle en sortit pour se livrer à la douleur la plus amère ; elle sentait bien qu'elle perdait tout appui en perdant l'auteur de ses jours, et elle prévoyait que désormais la vengeance et la méchanceté du Marquis ne craignant plus aucun obstacle, elle avait tout à en redouter. Mais

qui pouvait, dira-t on, avoir excité la fureur de cet homme contre la douce Eugénie ? Le tems dévoilera sans doute ce mystère d'iniquité. Nous devons, pour l'instant, tracer aux yeux du lecteur le tableau fidèle des évènemens qui composent l'histoire de l'intéressante Marquise.

Pressée par le messager de son époux, de lui donner les dépêches qu'il attendait, elle fut obligée, malgré son chagrin, d'envoyer chercher un notaire pour faire dresser l'acte qui allait la rendre plus dépendante que jamais de son tyran.

Le notaire, homme rempli de probité, et qui avait entendu sur le compte de Verseuil des rapports peu avantageux, lui observa qu'il était imprudent de rendre le Marquis absolument maître de son patrimoine; mais n'ayant pas été séparée de biens

à l'instant de son mariage, elle lui fit voir qu'elle n'avait pas de raisons légitimes de lui refuser les pouvoirs qu'il demandait, à moins d'entamer une procédure qu'elle avait ses raisons pour vouloir éviter.

Comme elle était libre à cet égard, et que personne ne connaissant ses motifs, ne pouvait les combattre, l'acte fut rédigé et signé. L'honnête notaire néanmoins ne put s'empêcher de lui dire que si jamais elle avait besoin de conseils ou de secours, elle pouvait s'adresser à lui. Elle le remercia ; la phisionomie de cet homme inspirait la confiance, et commandait l'estime, et elle en conçut beaucoup pour lui dès ce moment.

En sortant de son appartement, le notaire rencontra Bernard, son air féroce le surprit, et un geste menaçant du valet lui causa un mouvement

de terreur involontaire, il craignit d'avoir été entendu par un espion de M. de Verseuil ; et que quelque malheur ne fut le prix de son zèle ; enfin il ne pouvait revenir sur ce qu'il avait dit, et content d'avoir rempli son devoir dans cette circonstance, il s'éloigna tranquillement du château pour retourner chez lui.

Après son départ, Eugénie se hâta de faire partir Bernard, avec le pouvoir desiré, et elle se renferma avec madame Hervey et sa petite Eulalie. Cette innocente créature l'attachait presque autant que si elle en eut été la mère, du moins elle le croyait ainsi, cela n'est pas surprenant, puisque jamais elle n'avait eu lieu d'éprouver pour un autre enfant les sentimens de l'amour maternel.

La pauvre Hervey faisait tous ses efforts pour la consoler. Vous avez

perdu votre père, il est vrai, lui disait-elle, mais c'est un malheur irréparable ; je vous reste, ma chère élève : votre époux en me mettant auprès de vous ne savait pas quels rapports d'affections pouvaient exister entre nous, il les ignore encore, et c'est un moyen qui me reste pour adoucir votre situation ; mettons-le à profit, madame, et dissimulons toujours devant lui, afin qu'il ne soupçonne pas combien je vous suis attachée.

La Marquise remercia sa bonne de son amitié, et promit de suivre ses conseils. Le soir étant arrivé, elle alla se mettre au lit ; là, si elle ne put se livrer au sommeil, elle eut au moins le loisir de rêver à ses malheurs passés et aux craintes qui l'assiégeaient pour l'avenir.

CHAPITRE IV.

Lettre anonyme. — Scène terrible.

Le surlendemain un pauvre vint demander l'aumône à la porte du château, et il pria avec tant d'instance, qu'on lui fit voir la châtelaine, que le concierge lui permit de rester dans la première cour jusqu'à l'heure qui appelait la Marquise à la promenade. Elle sortit vers le soir, et le mendiant s'étant approché, la pria de lui donner quelque chose. Jamais elle ne refusait personne, au contraire, elle questionnait soigneusement les infortunés qui s'adressaient à elle, afin d'étendre ses dons en proportion de leurs besoins ; elle reçut donc celui-ci avec sa bonté ordinaire, et elle se

préparait à soulager sa misère, lorsque cet homme lui ayant glissé un papier cacheté, sortit du château et s'enfuit.

Pâle et tremblante, Eugénie tenait cette lettre mystérieuse, et ne savait trop si elle devait l'ouvrir. Madame Hervey à qui l'action du pauvre n'était pas échappée, l'entraîna hors de la cour afin de cacher son émotion aux yeux des valets, et quand elles furent un peu avancées sur le bord de la mer, elle l'engagea à prendre lecture de cette missive ; les deux amies s'assirent sur une petite monticule qui dominait la plage, et la Marquise ayant déplié la lettre, lut tout haut ce qui suit :

« Infortunée ! Vous êtes dans le » plus grand danger, le glaive du » crime est suspendu sur votre tête ; » déjà le notaire qui vous a parlé hier

» a payé de sa vie le zèle qu'il vous » a témoigné. Si vous n'y prenez gar- » de, la main criminelle qui vous a » frappé dans les objets les plus chers, » se prépare à épuiser sa rage sur » vous-même, chère et malheureuse » Eugénie, fuyez ! Ah fuyez votre » bourreau ! »

A peine la Marquise eut-elle la force d'achever la lecture de cet effrayant billet, elle tomba dans les bras de madame Hervey, qui n'était pas moins émue qu'elle de cet étrange avis. Que faire, répétait madame de Verseuil ? dois-je croire aux conseils d'un être qui n'ose pas se nommer ?

Il est bien aisé, dit la femme de charge, de pouvoir apprécier ce billet à sa juste valeur : envoyez à.... chez le notaire, vous saurez s'il lui est arrivé quelque malheur.

La Marquise trouva ce conseil pru-

dent, et on dépêcha un domestique vers le village où l'honnête Armand faisait sa résidence. Le laquais trouva toute sa famille dans la désolation. Ce malheureux n'étant pas rentré dans la journée de la surveille, son fils aîné et un voisin étaient sortis du village le soir, pour aller à sa rencontre ; ils l'avaient trouvé à l'entrée du petit bois qui séparait **** du château, étendu sur la terre et percé de trois coups de poignard, il paraissait, disait on, que ceux qui l'avaient tué n'avaient pas eu le tems de le dépouiller, car rien de ce qu'il portait sur lui n'avait été enlevé. Toutes les recherches sur cet assassinat ayant été inutiles, on allait inhumer cet homme qui laissait une veuve et trois enfans peu fortunés.

Le domestique revint avec ces terribles nouvelles, dont la certitude

donnait à la lettre anonyme une funeste consistance ; la mort trop certaine d'Armand anéantit Eugénie, elle crut voir dans cet événement un présage assuré des derniers attentats contre elle-même, et elle en vint à délibérer si elle devait attendre son sort, où faire des démarches pour s'y soustraire ; elle résolut d'attendre au lendemain, afin de ne rien hasarder qu'après de mûres réflexions ; elle pria sa gouvernante de lui communiqer aussi les siennes, et se promit bien de souscrire à ses avis, pour peu qu'ils lui parussent plus sages que les siens.

Elle passa la nuit de la sorte, et le jour parut, qu'elle était encore incertaine sur le parti qu'elle devait prendre ; elle espéra que madame Hervey, plus expérimentée qu'elle, et à qui sa situation laissait plus de

liberté d'esprit, allait fixer ses irrésolutions, et elle allait la faire venir auprès d'elle, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrant avec fracas, elle apperçut le Marquis; la fureur était peinte dans tous ses traits, et sa timide épouse crut lire dans ses yeux hagards l'arrêt de sa mort. Elle resta immobile dans son lit. Verseuil s'approcha d'elle : d'où vient, lui dit-il, d'une voix de Stentor, l'enfant que vous élevez secrettement dans le château ? Ce n'était pas assez, infâme créature, de m'outrager par votre coupable amour pour un autre ? il fallait encore nourrir chez moi le fruit de votre crime et de ma honte? Tant d'audace ne restera pas impunie, je vengerai cet outrage sur l'enfant et la mère, mais j'envelopperai dans la punition que je vous réserve tous les complices de votre faute.

Cette sortie, et le ton impérieux de Verseuil en avaient d'abord imposé à sa victime ; mais enfin la certitude de son innocence l'emportant sur la terreur, elle se mit sur son séant. Monsieur, dit-elle au Marquis, avant de m'accabler d'injures et de menaces que je n'ai pas méritées, vous deviez chercher à connaître la vérité; mais vous en craindriez l'éclat. Cet enfant, objet de votre courroux, ne m'appartient que par l'abandon des auteurs de ses jours : l'un l'a lâchement délaissé dès le sein de sa mère qu'il avait séduite et déshonorée, et l'autre en qui la crainte de la honte avait étouffé les mouvemens de la nature, l'a remis dans mes mains en lui donnant le jour : madame Hervey, témoin de cet événement, a aidé de ses soins la malheureuse mère, que nous trouvâmes derrière un rocher,

dans les douleurs de l'enfantement. L'ennui qui me consume dans cette retraite, m'a fait voir un sujet de distraction dans l'exercice d'un devoir de l'humanité, et j'ai pris avec moi cette petite infortunée. J'espère qu'un jour son amitié et son bonheur seront la récompense des chagrins qu'elle me cause.

Comment se nomment la mère de cet enfant et son séducteur, dit le Marquis d'un ton ironique ? Je n'en sais rien ; cette fille m'a parut vouloir garder le silence sur ces deux articles, et j'ai respecté son secret. Audacieuse Eugénie ! s'écria Verseuil furieux, tu crois m'en imposer par un roman dont le plan a été concerté entre toi et la Hervey ! Tu ne me crois pas instruit sur ce qui la concerne ; mais va, je n'ignore pas qu'elle m'a trompé dès son entrée ici,

quand ton fol amour m'a forcé à t'y reléguer ! Ce fut ton père qui, sachant qu'elle m'était inconnue, me l'adressa, sous un nom supposé, pour être ta geolière. Par cette belle intrigue, le Baron est devenu le complice et le garant de ta mauvaise conduite ; mais tremble ! l'heure de la vengeance a sonné ! la Hervey, ou plutôt la Stalder, ne partagera plus ce que tu nommes tes chagrins ! à présent elle est loin de mon château ! tous ceux dont la complaisance a causé mon déshonneur ne paraîtront plus ici, ils vont être remplacés par des gardiens plus fidèles, et si tu résistes à leur volonté, ta mort est assurée !

Je la recevrai avec joie, dit la Marquise d'une voix faible, et je vous la pardonne d'avance ; mais que vous ayez l'infamie de joindre l'outrage à vos forfaits, voilà ce qui m'accable

et ce que je ne puis supporter. Pour toute réponse, le Marquis jetta sur elle un regard dédaigneux, et il sortit de la chambre.

La Marquise resta dans un état difficile à décrire, l'arrivée du Marquis et ses nouvelles mesures à son égard lui ôtaient toute espérance ; elle craignait qu'il n'eut eu la lâcheté d'immoler à sa jalousie sa fille adoptive ; et le sort de cette pauvre petite l'inquiétait plus que le sien propre, car elle espérait ne pas exister long-tems dans une situation si malheureuse, et après la perte de tous ceux qui l'intéressaient, la vie était peu de chose pour elle.

Elle était seule depuis une heure, lorsque le farouche Bernard entra. Levez-vous, madame, lui dit-il, vous ne devez plus occuper cet appartement. Elle avait grande envie de re-

fuser de s'habiller, mais la crainte que le vil agent de son mari n'osât porter sur elle une main audacieuse pour l'arracher de son lit, la détermina à obéir. Ainsi l'ayant congédié, elle se leva sans dire un mot de plus, et ayant jetté une robe sur elle, elle s'assit, et attendit en pleurant, les ordres de son barbare époux.

CHAPITRE V.

Prison. —Conversation mystérieuse.

BERNARD entra quelques minutes après, il tenait des clefs à sa main : suivez moi, madame, dit il à Eugénie ; elle se leva et marcha en silence. Ils descendirent, et quand elle vit qu'il passait une cour qui terminait l'aile du château qu'elle occupait ordinairement, elle lui demanda où il la conduisait : à la tour du Diable ! répondit durement son guide ; vos amans ne viendront pas vous y chercher ! Cette injure fut reçue avec le silence du mépris ; ils continuèrent leur marche, et étant arrivés à une porte qui fermait le bas de la tour, Bernard prit une de ses clefs et l'ou-

vrit. Jamais la Marquise n'avait entendu parler que qui que ce fut entrât dans cet endroit du château, et l'herbe haute dont la cour était garnie, démontrait assez qu'il devait être désert ; cependant cet homme venait d'en ouvrir facilement la serrure ; la clef dont il s'était servi n'était pas rouillée, donc ce lieu n'était pas inconnu, ni étranger pour lui. Eugénie ne put s'empêcher d'en faire la remarque malgré son abattement.

Il lui fit monter un escalier d'abord assez spacieux, mais ensuite plus étroit ; ils arrivèrent de la sorte à une galerie longue, obscure, ornée de peintures gigantesques, et dont la vue, dans un endroit sombre, avait quelque chose d'effrayant.

Cette galerie aboutissait à une petite porte ; Bernard l'ouvrit, et introduisit l'épouse de son maître dans une

chambre assez mal meublée, dont la fenêtre était garnie d'épais barreaux; un lit, une petite table, deux chaises en composaient l'ameublement; une écritoire, deux ou trois plumes et quelques fragmens de papiers écrits en chiffres étaient épars sur la table. Voilà votre appartement, dit le valet, avec un sourire sardonique, et il laissa la Marquise qu'il enferma soigneusement.

Restée seule, Eugénie se livra, sans réserve, à sa douleur; elle pensa que cette chambre serait son tombeau, et l'idée de finir ses jours captives et dans de longues souffrances, était un supplice continuel. Quoiqu'on fut dans la belle saison, l'épaisseur des murs et la situation de la prison la rendait très-froide, et elle fut saisie d'un frisson qui l'obligea de se jeter toute vêtue dans le lit

qu'on lui avait sans doute préparé, puisqu'il était tout nouvellement fait.

La fatigue de la nuit et de la scène qui l'avait terminée, avait accablé cette infortunée, et un sommeil pénible vint pour un moment suspendre ses souffrances. Laissons là dans cet état, et rejoignons ses persécuteurs.

Bernard, après avoir soigneusement fermé les portes de la tour, retourna vers son maître. » Elle est dans la chambre au-dessus de celle du vieux Marquis, et..... Paix ! dit Verseuil, d'un ton sévère. Je t'ai défendu d'en parler ! Voilà, ajouta-t il plus doucement, une nouvelle captive confiée à tes soins, je compte plus que jamais sur ton zèle et ta discrétion ; je saurai récompenser l'un et l'autre. — Tenez, monsieur, il y a long-tems que vous me flattez de

l'espoir d'une petite fortune ; et entre nous, j'ai assez fait pour l'acquérir ; je ne sais si vous me tiendrez parole, mais jusqu'à présent vous n'avez pas été bien pressé de le faire.

» — Donne-toi patience, mon pauvre Bernard, tu sais combien mes affaires étaient embrouillées lorsque j'épousai Eugénie ; sa dot me mit un peu au large, et je te fis part de cette augmentation de fortune ; mais en trois ans de tems on en dépense, et sans la mort du Baron, j'allais être dans un grand embarras. Laisse moi recueillir sa succession, et tu verras que.....

» — Oh ! de graces ne me parlez pas du Baron ; quand je pense à son dernier coup d'œil, voyez-vous, monsieur, il me semble qu'il est là, dans ce lit..... Je crois entendre..... — Allons, paix ! dit Verseuil impa-

tienté, vas-tu encore m'étourdir de tes souvenirs ?

» — Ce n'est pas vraiment mon intention ; mais ces souvenirs-là reviennent bien sans que je les cherche ; avec cela ils ne sont pas beaux, et puis on n'est pas gai sans argent. Par mes soins vous avez eu plusieurs bonnes aubaines ; vous avez été délivré de bien des importuns, et pour tout cela, je n'ai eu que des promesses.

» — Si c'est là le sujet de tes plaintes, dit le Marquis avec un affreux sourire, elles cesseront bientôt ; je vais mettre en vente la maison que le Baron occupait à Aix, et la moitié du produit sera pour toi.

» — L'infâme Bernard fit un saut de joie. — C'est parler cela ! Avec une pareille somme on a bientôt perdu de vue les morts et les vivans.

» — La chambre de la Marquise, demanda Verseuil, est-elle assez éloignée pour qu'elle ne puisse rien entendre autour d'elle?

» — Rien au monde, je vous en réponds; toutes les chambres de la galerie sont trop éloignées les unes des autres, et les murs sont trop épais pour que. . . . . Il suffit, interrompit le Marquis, occupons-nous d'autre chose. Il n'y a plus ici que le concierge; il croit ma femme partie cette nuit, aussi bien que nous. Ainsi, prépare promptement des provisions pour huit jours, portes-les dans la tour, et ensuite nous partirons pour Aix. De là j'irai à Paris, et tu reviendras ici. Bon, dit Bernard, je ne serai plus obligé de me tenir caché pour vous servir, je pourrai rester publiquement dans le château. «

Ces deux scélérats ayant ainsi pris tous

tous leurs arrangemens, se séparèrent. Bernard alla préparer des alimens et du linge pour la tour ; et son digne maître attendit tranquillement l'exécution de ses ordres pour aller à Aix dissiper la fortune que ses crimes lui avaient acquis.

CHAPITRE VI.

On trouve des Amis par-tout.

Vers le soir, Bernard entra chez notre intéressante captive, il lui apportait des hardes, du linge et des provisions de bouche. Je reviendrai dans huit jours, lui dit-il, ménagez-vous, car avant ce tems personne n'entrera ici.

Au moins, lui dit Eugénie, donnez-moi quelques livres pour tuer le tems ? Je n'en ai pas, dit brusquement Bernard ; mais peut-être en trouverez-vous dans une armoire qui est au chevet de votre lit.

Il la quitta aussi-tôt, et la Marquise après avoir pris quelque nourriture, visita l'armoire indiquée et y trouva

une vingtaine de volumes d'anciens romans. Elle en commença un, mais le jour lui manqua bientôt, et comme elle n'avait pas de lumière, elle ferma son livre et se coucha.

Les récits merveilleux qu'Eugénie avait entendu faire sur cette tour, lui revenaient à l'esprit malgré elle. Le moindre bruit la faisait tressaillir, elle croyait entendre marcher dans la galerie, et une sueur froide coulait sur son front. Ce fut bien pis, quand des soupirs et des sanglots vinrent distinctement frapper ses oreilles. Est-ce une erreur de mon imagination, dit-elle en elle-même? ou quelqu'autre infortuné ayant fini ses jours dans cette tour, reviendrait-il se plaindre et demander vengeance ? Elle rejetta bientôt cette idée comme une puérilité ; cependant les mêmes pas, les mêmes soupirs se

firent entendre toute la nuit, et elle parut si pénible à la prisonnière, qu'elle vit paraître le point du jour avec une satisfaction inexprimable; il lui semblait que la fin de la nuit était aussi celle de son malheur.

Le retour de la lumière, en dégageant son esprit des terreurs qui l'avaient assiégé toute la nuit, lui laissa la liberté de réfléchir plus longuement sur l'horreur de son sort; elle le sentit plus que jamais, et elle se livra de nouveau à toute sa douleur.

Il est un terme à tout, peu à peu elle se familiarisa avec sa nouvelle situation, et à l'exception des nuits, où elle éprouvait toujours des frayeurs involontaires, elle passait son tems, tristement à la vérité, mais dans la tranquillité d'une conscience pure et sans reproche; si elle eut connu le sort de tous les êtres chers à son

cœur elle se serait résignée au sien.

Quatre jours se passèrent de la sorte ; au bout de ce tems il lui prit envie d'examiner son local, il y avait plusieurs armoires, elle les ouvrit ; dans une étaient encore quelques brochures, et plusieurs morceaux de papier, où l'on avait esquissé des têtes ; elle crut reconnaître ses traits dans quelques-uns, et elle ne put douter que ce ne fut elle-même qu'on avait voulu dessiner, quand elle vit son nom écrit au bas de deux portraits mieux finis que les autres : cette vue excita dans son ame des soupçons terribles. Infortuné ! s'écria-t elle. A t-il été aussi victime de mon tyran ? Cette affreuse pensée agit sur ses sens d'une telle force, qu'elle se sentit défaillir. N'ayant pas de chaise dans cet endroit pour s'asseoir, elle s'appuya contre la boiserie.

O surprise ! le panneau pressé par le poids de son corps, coule derrière un autre, et laisse à sa place un vide d'environ trois pieds de large. Eugénie perdant son appui, tombe ; mais la curiosité que cet évènement fait naître, ne lui laisse pas même la douleur de sa chûte, et elle est debout tout aussitôt pour examiner les nouveaux objets qui viennent frapper ses regards.

Un corridor spacieux, assez bien éclairé par des vitraux coloriés, se trouve devant elle : sûre de n'être pas surprise par Bern rd, et les rayons du soleil, en réjouissant sa vue, rassurant aussi son cœur ému d'un battement involontaire. Elle s'avance dans cette espèce de galerie longue et voûtée, où chacun de ses pas produit un écho qui la fait tressaillir.

Elle s'assit un moment sur l'appui

d'une croisée, pour reprendre haleine, et ensuite elle continua sa marche ; le corridor aboutissait à une porte fermée. Ce contre-tems contraria Eugénie, qui désespérait de franchir cet obstacle, lorsque par un bonheur inattendu, à la première secousse, la gache, dont le tems et l'humidité avaient miné les scellemens, tomba, et la Marquise se trouva sur un petit escalier roide, tournant, et un peu obscur. Elle le descendit et arriva sur un pallier où il n'y avait qu'une seule porte.

Comme il n'y avait pas de fenêtre dans cet endroit, Eugénie chercha en tâtonnant la serrure de cette porte ; elle n'en trouva pas, mais sa main rencontra un énorme verrouil, elle le tira avec peine, et la porte s'ouvrit. Quel spectacle touchant s'offrit à ses yeux étonnés ! Un vieillard

vénérable, et dont la barbe blanche couvrait l'estomac, était assis dans un vieux fauteuil, les mains jointes, et tenant un Rosaire qu'il paraissait réciter avec beaucoup de ferveur.

Eugénie était immobile d'étonnement; le bruit qu'elle avait fait en ouvrant la porte, avait attiré l'attention du bon vieillard; il leva les yeux en voyant la Marquise, dont la beauté et les vêtemens blancs le surprirent, il tendit vers elle ses bras tremblans. Ange du ciel! dit-il, en s'efforçant de quitter son fauteuil! Etes-vous descendue des régions immortelles pour me visiter dans ma prison?

Hélas! mon père, dit madame de Verseuil, je suis une simple mortelle captive comme vous dans cette tour. Je croyais l'habiter seule; mais je vois

vois que mon barbare époux a eu soin de multiplier ses victimes.

— Votre époux ! dit le vieillard. Qui êtes-vous donc ?

— Je suis, mon père, la femme infortunée du Marquis de Verseuil !

— Vous ! Ah ! ma chère fille ! venez dans mes bras ! votre indigne mari est mon fils unique ! — Votre fils ! interrompit Eugénie, en couvrant le visage du vieillard de baisers et de larmes ! O mon respectable père ! Comment se fait-il que l'auteur de ses jours, que je croyais mort depuis dix ans, existe ici dans les fers ? — Hélas ! ma chère enfant ! voilà l'effet du vice ! Ce malheureux, auquel Dieu dans sa colère, a permis que je donnasse l'existence, peu content d'avoir dissipé le bien d'une mère que ses excès avaient conduit au tombeau, chagrin de voir que je refusais

de sacrifier le reste de ma fortune pour subvenir à ses folles dépenses, me fit passer pour mort ; et à l'aide d'un narcotique, il me fit apporter dans cette chambre, où je languis depuis près de dix années, qui m'ont paru dix siècles. Depuis ce tems, je n'ai vu de figure humaine que celle de l'infâme Bernard ! Cependant des bruits sourds que j'ai entendus quelquefois, m'ont fait conjecturer que d'autres victimes que moi habitaient ce triste séjour.

Eugénie saisie d'horreur, en trouvant le père du Marquis, dans cet infortuné, ne pouvait prononcer un seul mot.

Le vieux Marquis essaya de la tirer de son abattement : ma fille, lui dit-il, il faut se soumettre à la volonté de Dieu ; il a voulu sans doute punir la folle tendresse que j'avais pour mon

fils, en me rendant victime de ses déportemens ; pour vous, mon enfant, c'est apparemment une épreuve pour épurer votre vertu ; l'Etre Suprême, ma chère enfant, nous offre à l'un et à l'autre une grande consolation en permettant que vous ayez découvert mon cachot, profitons de cet heureux événement pour nous réunir le plus souvent qu'il nous sera possible, mais agissez prudemment, pour dérober au farouche Bernard la connaissance de cette découverte.

Eugenie qui avait eu le tems de se remettre, convint que son beau-père avait raison, mais comme elle se croyait sûre de l'absence de son geolier pendant trois jours au moins, elle promit au vieillard de s'établir près de lui durant ce tems, qu'elle regardait, ajouta-t-elle, comme le plus heureux de sa vie, puisqu'elle

allait jouir de la société d'un père respectable, et qui lui représentait le sien.

Ils passèrent ensemble le reste de la journée ; le soir madame de Verseuil enferma son père, de crainte de surprise, et elle remonta dans sa chambre après avoir remis en place tous les objets dont le déplacement aurait pu la trahir.

CHAPITRE VII.

Qui donnera au lecteur quelques éclaircissemens.

Le lendemain réunit nos prisonniers, et le Marquis témoigna à sa bru le désir de connaître par quel événement le méchant Verseuil en était venu à renfermer une femme charmante, et dont l'extérieur décent annonçait la vertu ; Eugenie craignant que malgré les sujets de plainte qu'il avait contre son fils, il n'eut la faiblesse de lui croire quelque raison légitime pour en agir ainsi avec elle, jugea qu'il était nécessaire de lui faire connaître les funestes circonstances qui l'avaient conduite dans ce lieu.

Le Marquis l'ayant assurée qu'il serait charmé de l'entendre, elle commença ainsi :

» Je suis fille unique du Baron de Volsange, je perdis ma mère à l'âge de douze ans : cette époque fatale fut le présage de mes malheurs. Le Baron me laissa sous la surveillance d'une veuve, dont l'éducation et la vertu faisaient toute la richesse ; son mari était mort au service du Roi ; elle s'appellait Stalder, et ma mère l'ayant choisie pour faire mon éducation, mon père crut remplir les intentions de son épouse en laissant à ma gouvernante son premier emploi ; cette excellente femme s'en acquitta avec tout le zèle et la fidélité qu'on avait droit d'en attendre ; elle n'épargna rien pour m'élever dans les principes de vertu qui lui étaient familiers, et c'est aux soins de cette

femme estimable que je dois le peu que je vaux.

« J'atteignis de la sorte ma seizième année, j'étais grande et plus formée que beaucoup ne le sont à cet âge, de sorte que plusieurs jeunes gens cherchèrent à s'introduire chez mon père pour me faire leur cour. Nous vivions ordinairement à la campagne, mon père désirant me faire prendre un peu le ton et les manières de la bonne société, alla louer un hôtel à Paris, dans le faubourg St.-Germain, et quand tout fut préparé pour m'y recevoir, il écrivit à madame Stalder de s'y rendre avec moi; nous obéimes, et je vous avoue que l'idée des plaisirs dont j'allais jouir pendant mon séjour dans la capitale, fit palpiter d'aise mon jeune cœur; une morale sévère de ma gouvernante, sur les dangers que j'allais courir

dans une ville corrompue, au milieu des cercles frivoles où je serais introduite, réprima ce premier élan de joie, et je me mis en route avec moins de desir d'arriver à Paris, que de crainte d'y rencontrer quelque funeste écueil.

» Nous marchâmes le premier jour assez tristement, mais le lendemain la vue d'une campagne superbe, enrichie de tous les trésors d'une riche vendange, dissipa la mélancolie que le sermon de madame Stalder m'avait inspiré ; je commençai à causer avec elle aussi gaiement que de coutume ; notre entretien roulait sur les vendangeurs qui commençaient leur récolte dans plusieurs endroits, et nous allions descendre de voiture pour jouir plus à l'aise du spectacle de leur joie naïve et pure, lorsque des cris d'effroi se firent entendre ; et

au même instant un cheval qui avait pris le mors aux dents, passa près de nous, emportant son cavalier sur la route : un domestique venait de loin au galop sans pouvoir le joindre. Enfin, le jeune homme qui, heureusement, était hors des étriers, fut jeté dans la poussière à cent pas de nous. J'envoyai nos gens à son secours ; il fut trouvé sans connaissance, ayant à la tête une blessure peu profonde, mais dont le sang qui en sortait mêlé avec la poussière dont il était couvert, le rendait méconnaissable ; nous avions suivi de près les domestiques, et madame Stalder s'étant assise à terre, lui nétoya le visage avec de l'eau de mélisse ; elle lui en fit respirer, et on banda sa tête avec un mouchoir ; ces secours ne furent pas inutiles, le jeune inconnu ouvrit les yeux, et

nous exprima sa reconnaissance dans les termes les plus distingués.

» Il est impossible, monsieur, lui dit ma gouvernante, que vous puissiez continuer votre route à pied ou à cheval, l'un ou l'autre moyen serait impraticable dans votre situation ; nous allons à Paris, dont nous ne sommes éloignés que de quelques lieues ; si cette ville doit être aussi le terme de votre voyage, acceptez une place dans la voiture de mademoiselle ; quand nous serons arrivés chez monsieur son père, vous pourrez aisément vous procurer les commodités nécessaires pour vous transporter chez vous, ou nous vous y conduirons tout de suite si vous le préférez.

» Le jeune homme nous remercia ma gouvernante et moi. Un signe d'approbation l'avait assuré de ma

disposition à le servir ; mais il nous observa que, ne faisant pas sa demeure habituelle à Paris, il ne devait que traverser cette ville, pour se rendre à dix lieues de là chez une tante qui l'avait élevé. Je sens bien, ajouta-t-il, que je ne pourrai pas faire autant de chemin de quelques jours d'ici, mais je m'arrêterai dans une auberge pour me faire soigner et me reposer de la violente secousse que je viens d'éprouver; néanmoins, madame, ajouta-t-il, en s'adressant à ma gouvernante, j'accepte l'honneur de votre offre pour me conduire jusqu'au prochain village.

» Notre voiture s'était approchée; son domestique et les nôtres l'y placèrent, il donna rendez-vous à son laquais à la porte de Charenton, et ce dernier prit les devans pour tâcher d'avoir des nouvelles du cheval échappé.

Nous allâmes au petit pas jusqu'à Charenton, et nous mîmes près de trois heures à faire deux petites lieues qui nous en séparaient. Une voiture aux armes de mon père, que j'apperçus dans l'avenue qui se termine auprès de la poste aux chevaux, m'annonça son arrivée dans cet endroit; son attention à venir au devant de moi, me pénétra de reconnaissance: je l'apperçus bientôt lui même qui, au bruit de notre carosse, était sorti de l'auberge. Je me hâtai de descendre pour voler dans ses bras. Mon Eugénie, me dit-il, voilà deux heures au moins que je suis ici, et j'ai fait préparer à dîner pour te reposer et te rafraîchir avant d'entrer à Paris. Madame Stalder qui était descendue derrière moi, salua le Baron, et lui apprit en peu de mots la cause de notre retard: mon père avait le

cœur excellent, il pâlit au récit du danger qu'avait couru le jeune homme, il s'avança vers lui pour l'aider à sortir de la voiture ; il avait en effet besoin de secours pour y parvenir, car il était tellement moulu de sa chûte, qu'il pouvait à peine se remuer ; on le porta sur un lit dans une chambre de l'auberge, où mon père voulut qu'on servît le dîner ; le blessé prit peu de choses ; le Baron s'était érigé en docteur, et quoique le jeune homme montrât de l'appétit, il le tint presque à la diète, de peur que la fièvre ne vint ajouter à ses maux et retarder sa guérison. Pendant le repas, il nous apprit qu'il était fils du feu vicomte de Volmerange, tué dans la dernière guerre : ce gentilhomme était très-connu de mon père, qui en fit le plus grand éloge, et qui déclara au Vicomte qu'il ne le laisserait pas

à l'abandon dans une auberge ; qu'il exigeait qu'il vint chez lui jusqu'à son entière guérison. Le ton de franchise du Baron ne pouvait que plaire à ceux qui étaient les objets de ses soins : aussi le jeune Volmerange accepta-t-il ses offres de service avec joie ; et après deux heures de repos qui avaient fait grand bien au blessé, nous prîmes tous ensemble le chemin de Paris.

» Je trouvai en arrivant une maison bien montée ; mon père m'avait retenu une femme-de chambre, parce que la mienne s'était mariée à la campagne quelques jours avant mon départ. Cette fille, malgré ses révérences affectées, me déplut ; et sur son visage, cependant très-joli, je crus démêler un caractère de fausseté qui m'éloignait d'elle, sans que je pusse dire pourquoi.

» On donna un appartement au Vicomte, et on le mit au lit ; mais la fièvre le prit le soir ; et malgré deux saignées qui eurent lieu pendant la nuit, elle augmenta avec tant de force, que le matin il ne connaissait plus personne. Le médecin qu'on avait appelé, parut lui-même effrayé de son état, et annonça à mon père qu'il était dans le plus grand danger.

» Ces nouvelles parvinrent jusqu'à moi à mon réveil, elles me causèrent un chagrin si visible, qu'il n'échappa point à ma gouvernante, et que dès-lors elle se repentit de son humanité envers le Vicomte; cependant, comme il était fils d'un ancien ami du Baron, et qu'elle n'avait entendu parler d'aucun établissement pour moi, elle pensa que notre rencontre était peut-être un de ces coups du destin qui se sert de tout pour rassembler ceux qu'il veut unir.

» Le Baron ne quittait pas le chevet du Vicomte, et ses soins, vraiment paternels, confirmèrent les espérances de la bonne Stalder. Le danger qui avait menacé les jours du jeune homme, disparut promptement; il fut bientôt en convalescence, et dès lors sa chambre devint le lieu de rassemblement du petit nombre de personnes qui jusqu'à ce moment avaient été admises dans notre société.

» Il était aisé de s'appercevoir que la mienne faisait les délices du Vicomte; de mon côté, tout le tems que je pouvais dérober à mes devoirs, je le passais chez lui; j'y étais autorisée par la présence de mon père, qui n'en bougeait depuis le matin jusqu'au soir: il ne me parlait pas de son amour, aucune parole de moi ne l'avait non plus instruit de mes sentimens, et malgré notre mutuel

silence,

silence, nos cœurs s'entendaient à merveille, et mon père était le seul à qui notre affection réciproque eut échappée.

» Un jour nous nous trouvâmes seuls, c'était la première fois depuis cinq semaines que le Vicomte était à la maison; pour la première fois aussi sa présence m'embarrassa, il s'en apperçut, et dans l'incertitude que lui causait la gêne que je paraissais éprouver, il hasarda un aveu; ma franchise ne me permit pas de repousser sa déclaration par les grimaces d'une fausse pudeur, je lui avouai que je deviendrais son épouse avec joie si mon père y consentait. La certitude d'être aimé le combla de satisfaction. D'après l'amitié que le Baron lui témoignait, il ne doutait pas que notre union ne lui fît grand plaisir; il écrivit à sa bonne tante de

venir le rejoindre, si sa santé lui permettait de faire ce petit voyage. L'affection de la douairière de Volmerange lui était un sûr garant de son consentement à tout ce qui pouvait le rendre heureux; la bonne Comtesse était restée fille, d'abord, pour élever le père du Vicomte, qui était plus jeune qu'elle de quinze ans, et qui était orphelin; ensuite quand il fut marié, et que la mort de sa femme lui eut rendu sa liberté, il se livra à l'état militaire avec plus d'ardeur que jamais, et laissa son fils dans les ma[illegible] de sa sœur, qui mit tous ses soins à élever ce dernier héritier de son nom d'une manière digne d'elle; elle y réussit complettement, et je puis vous assurer que Volmerange réunissait à un extérieur parfait, toutes les qualités morales qui peuvent rendre un homme accompli. Je ter-

mine cette digression pour continuer mon récit.

» Le Vicomte pénétré de reconnaissance et de respect pour mon père, voulait faire faire par sa parente les premières démarches auprès de lui, espérant par cette marque de considération être reçu plus favorablement dans sa demande. Malgré son âge déjà avancé et ses infirmités, mademoiselle de Volmerange partit presque au reçu de la lettre, elle avait ignoré l'accident arrivé à son neveu, elle apprit par cette lettre et sa chûte et son rétablissement ; l'inquiétude qu'elle conçut sur sa santé, et le désir qu'elle avait de lui voir contracter une alliance avantageuse, lui donna des forces, et au lieu d'une réponse que le Vicomte attendait, nous vîmes arriver la bonne Comtesse ; un hôte de plus n'était jamais une contrariété

pour mon père, aussi fut-elle reçue comme une amie de vingt ans.

» Quoique les louanges de son neveu m'eussent donné bonne idée de cette demoiselle, je trouvai en la voyant les éloges qu'il m'en avait faits bien au-dessous de son mérite; elle avait été fort belle, et elle avait encore un visage très-gracieux ; à la majesté de la vieillesse elle joignait une grande douceur et toute la gaité de la jeunesse. La voir et l'aimer furent une même chose, et quoique j'ignore son sort, j'ai toujours pour elle le plus tendre attachement.

» De mon côté j'eus le bonheur de lui plaire, et malgré la disproportion de nos âges, deux jours après son arrivée, nous étions inséparables.

» Elle resta huit jours dans l'hôtel, avant que son neveu voulut lui permettre de parler à mon père : le vé-

ritable amour est timide. Malgré tous les avantages que cette alliance pouvait offrir au Baron, il craignait encore de voir sa demande rejettée ; ce retard servit au moins à lui éviter l'affront d'un refus.

» Les soirées commençaient à être longues, et le froid se faisant sentir, nous étions tous quatre rassemblés autour du feu. La conversation languissait ; pour la ranimer, la Comtesse se mit sur le chapitre de son neveu, et en vint naturellement à renouveller à mon père des remerciemens cent fois répétés ; soyez certaine, lui dit le Baron, que vous ne m'avez en cela nulle obligation, j'ai connu le Comte de Volmerange au service, sa valeur et sa bonne conduite lui avaient acquis mon estime, et quoique d'un âge différent, nous étions étroitement unis ; en reconnaissant

son fils dans le jeune blessé dont Eugenie avait pris soin, j'ai eu bientôt transporté sur l'enfant toute l'amitié que j'avais pour le père. La connaissance de ses bonnes qualités, a augmenté mon affection pour lui à un tel dégré, que si j'avais deux filles je lui proposerais de devenir mon gendre.

» Pourquoi ? dit mademoiselle de Volmerange avec vivacité, en faut-il deux pour cela ? croyez vous que mademoiselle de Volsange ne réunisse pas assez d'attraits pour captiver le cœur du Vicomte ?

» Ch, dit mon père, je ne suis pas assez modeste pour avoir cette appréhension, mais Eugenie est promise depuis six mois, ainsi vous voyez que je ne puis lui donner deux maris.

» Le voyageur qui dans une vaste

forêt au milieu d'un orage, voit tomber la foudre à ses pieds, n'est pas plus atteré que le Vicomte et moi ne le fûmes dans cet instant, je m'évanouis presque, et le malheureux jeune homme était dans un état peu différent du mien.

»Qu'ont-ils donc? demanda mon père étonné! hélas! dit la Comtesse, ne voyez vous pas, monsieur, que ces jeunes gens s'aiment, que votre amitié pour mon neveu leur avait fait concevoir l'espoir d'être unis, et par cet aveu tardif, vous détruisez en un moment tout le bonheur dont ils s'étaient fait une douce idée.

» Ce n'est pas ma faute, dit le Baron avec humeur, je n'ai pas pu prévoir qu'une fille bien élevée deviendrait amoureuse à la première vue d'un jeune homme qui ne lui était pas destiné, et. . . .

» Monsieur le Baron, interrompit séchement mademoiselle de Volmerange, quand on a promis sa fille à un être qu'elle n'a jamais vu, on ne reçoit pas chez soi un jeune homme, ou si on lui donne asyle, on ne le met pas à portée de s'attacher à une jeune personne charmante, qui de son côté, n'étant pas obligée de garder fidélité à un inconnu, dont elle n'a jamais entendu parler, ne peut manquer de répondre à l'amour qu'elle a inspiré. Comment, depuis six semaines, leur mutuelle tendresse vous a-t-elle échappé ? il ne m'a fallu qu'une minute pour voir qu'ils s'adoraient. — Et moi, mademoiselle, moins clair voyant que vous, je n'en ai rien soupçonné ; d'ailleurs, ma fille est trop raisonnable pour ne pas acquitter sans peine la promesse de son père.

» J'étais

» J'étais bien éloignée de pouvoir répondre à cette apostrophe ; la certitude de mon malheur m'ayant tout-à-fait anéantie, je tombai sans sentiment aux pieds de mon père.

» Quand je revins à moi j'étais sur une chaise longue, dans le même salon ; tous ceux que j'interraissais étaient autour de moi ; mon père effrayé de ma situation avait repris son sang-froid ; calmez vous, mes enfans, nous dit-il avec bonté, j'étais loin de prévoir, quand je pris des arrangemens pour le mariage de ma fille, que tous les soins que je prenais pour sa félicité ne serviraient qu'à la rendre malheureuse, je ne puis pas revenir sur ma parole, ce procédé serait indigne d'un gentilhomme, d'ailleurs j'ai des obligations essentielles à mon gendre futur, il m'a sauvé la vie dans une chasse,

pour prix de cet important service, je lui ai promis la main d'Eugenie ; puis-je donc en anéantissant cette promesse, passer pour un homme sans foi ? la seule faute dont je sois coupable c'est d'avoir gardé le silence, mais le Marquis de Verseuil partait pour un voyage de long cours, la vie humaine est sujette à tant d'événemens que je n'ai pas voulu troubler son cœur par l'incertitude d'une union que mille accidens pouvaient rompre.

» Ainsi monsieur ! s'écria le Vicomte, tout espoir m'est interdit ?

» — Oui, pour le moment ; si j'entrevois des moyens honnêtes pour engager monsieur de Verseuil à me rendre ma parole, je ne les négligerai pas, mais j'exige de vous de ne pas vous en mêler, souvenez vous, jeune homme, que la moindre rixe

entre vous et le Marquis, détruirait toutes vos espérances, quelqu'en fut le résultat.

»Mon père connaissant les effets des passions violentes, avait cru nécessaire de prévenir les malheurs que la jalousie de Volmerange pouvait occasionner; malgré mon peu d'expérience, je vis bien à la répugnance que mon amant marquait pour s'engager à éviter toute querelle, que la précaution n'était pas inutile, il promit néanmoins d'attendre paisiblement l'issue de cette affligeante affaire.

» Le Baron, quoiqu'il n'en eut rien dit, attendait le Marquis de jour en jour, et autant il avait été charmé d'avoir de vrais amis pour témoins d'un hymen qui le flattait si fort, autant leur présence, depuis que nos sentimens lui étaient con-

nus , lui devenait-elle à charge ; sa froideur envers ses hôtes depuis cet instant était si visible qu'elle ne leur échappa pas , ils arrêtèrent donc entr'eux l'instant de leur départ ; ce ne fut pas sans peine que le Vicomte put s'y résoudre , mais sa fierté naturelle l'emporta sur l'amour , et certain d'être à charge au maître de la maison , il se décida à s'en éloigner.

» Notre douleur au moment de cette séparation est plus facile à concevoir qu'à décrire ; en recevant les adieux du Vicomte et de sa tante, une voix secrète me dit que je le quittais pour toujours ; aussi la révolution qui s'opéra en moi fut-elle si terrible que j'essuyai une maladie cruelle où je faillis périr. Plût à Dieu que ma funeste carrière se fut ainsi terminée ! j'aurais vu finir tout d'un

coup mes malheurs, Volmerange serait mort de chagrin, ou bien le feu de la jeunesse lui ayant fait supporter ma perte, peu à peu il m'aurait oubliée et aurait vécu tranquille; au lieu que le malheur attaché à ma triste existence s'est étendu jusqu'à lui; le Ciel en avait ainsi ordonné, je repris, malgré mes chagrins, ma santé et mon embonpoint, ma vivacité seule disparut, ma gaîté habituelle fit place à une tristesse sombre qui ne me quitte plus.

» Sur ces entrefaites monsieur de Verseuil arriva; quoiqu'il fut bel homme, il me déplut singulièrement; fut-ce l'effet de mon amour pour un autre, ou le secret pressentiment des maux qu'il devait me faire souffrir, je l'ignore; mais tout ce que je sais, c'est que son aspect me causait un sentiment de frayeur qu'il m'était

imposible de vaincre, et qui ne s'est jamais démenti.

» Mon père s'apperçut bien de l'aversion que j'avais pour votre fils, au lieu de me plaindre il m'accabla de reproches, qui m'aigrirent encore davantage, et je conçus pour monsieur de Verseuil une haine insurmontable.

» J'épanchais toutes mes peines dans le sein de madame Stalder, qu'une entorse retenait dans sa chambre, et qui par cette raison n'avait pas encore paru devant le Marquis. Cette excellente amie m'avait d'abord conseillé de me soumettre aux volontés de son maître, mais témoin continuelle de mon désespoir, elle m'engagea à implorer la générosité du Marquis lui-même pour éviter des liens odieux.

» Le peu d'empressement qu'il

mettait à me plaire, suffisait pour me faire connaître qu'il n'était pas amoureux de moi ; je me figurai donc aisément qu'il ne tenait à la conclusion de notre mariage que par une suite des convenances sociales, qui ne lui permettaient pas de retirer une parole donnée.

» Cette idée me donna plus de hardiesse, et je résolus de mettre à profit la première occasion qui se présenterait pour tâcher de l'éloigner de moi ; elle s'offrit bientôt, car mon père à la moindre affaire qui lui survenait, me laissait avec monsieur de Verseuil sans le plus léger scrupule.

» Un jour que j'étais seule dans le salon, on vint me l'annoncer : entendre prononcer son nom était suffisant pour détruire toutes mes résolutions, aussi fus-je tentée de garder le silence ; le desir d'échapper à mon

sort l'emporta sur ma timidité, et je partis de la première question qu'il me fit sur ma santé ; elle n'est pas mauvaise, lui dis-je, monsieur, mais pour en jouir il faut que la joie l'accompagne, et je suis loin de cet heureux état ; il ne tiendrait qu'à vous, lui dis-je, de changer ma destinée. — A moi, mademoiselle ?

» — Oui monsieur : vous désirez m'avoir pour compagne, et vous vous promettez sans doute le bonheur dans cette alliance, mais pour être heureux en mariage, il faut que le don du cœur suive celui de la main, et je suis trop sincère pour vous cacher qu'il ne m'est pas possible de disposer du mien en votre faveur ; l'amour ni l'amitié ne sont point exigibles, ces deux sentimens naissent involontairement, le cœur seul les dicte ; et je vous avoue que le

mien ne me dit rien de flatteur pour vous ; rendez-moi à moi-même, et vous aurez des droits certains à mon estime, à ma reconnaissance ; vous trouverez facilement de quoi vous consoler de ma perte ; et en m'épousant malgré moi, vous acquérez non une tendre moitié, dont l'affection doit faire votre bonheur, mais une esclave infortunée, qui gémira toute sa vie sous le joug odieux que vous lui aurez imposé. Je m'en rapporte à votre générosité, monsieur le Marquis, et j'espère que votre réponse sera conforme à mes vœux.

» Je ne m'attendais guères à une semblable déclaration de votre part, dit le Marquis, avec un sourire amer ; mais si elle n'est pas agréable, elle a au moins le mérite de la sincérité : votre franchise commande la mienne ; vous avez pu croire, made-

moiselle, au peu d'ardeur que j'ai fait paraître pour vous faire ma cour, que je recherchais votre main sans autre raison que le desir de ne pas mourir sans postérité; vous êtes dans l'erreur, je vous aime beaucoup, mais à trente-huit ans on n'a pas le feu, ni la vivacité de l'adolescence; à mon âge les feux de l'amour sont moins ardens, mais plus durables; j'espère que mes soins sauront vaincre votre froideur, et à moins que votre cœur ne soit engagé à un autre, il ne résistera pas à la tendresse du mien.

» — Eh bien! monsieur, m'écriai-je en pleurant, puisque vous êtes si peu généreux que de vouloir épouser une femme qui n'a pour vous aucun sentiment d'affection, sachez la vérité toute entière. J'aime et je suis aimée; toute ma tendresse est

fixée sur un seul objet ! Jamais je ne cesserai de le chérir, et si je suis contrainte de vous appartenir, vous en retirerez peu de fruits, puisque la haine et le mépris seront les seuls sentimens auxquels vous pourrez prétendre de ma part.

»De la part de tout autre, répondit monsieur de Verseuil, sans s'émouvoir, une pareille assurance me donnerait de vives inquiétudes pour l'avenir, mais avec vous, mademoiselle, je suis parfaitement tranquille ; plus vous avez pour moi d'éloignement, plus j'aurai de gloire à le vaincre : cet amour que vous m'avouez fera place au devoir ; vous oublierez l'amant pour l'époux, et les occupations de votre nouvel état, en remplissant le vuide de votre esprit, dissiperont les souvenirs pénibles qui pourraient assiéger votre cœur.

» — Ne l'espérez pas, monsieur, lui dis-je ! J'ai assez compté sur la noblesse de votre ame, pour me dégager des liens que mon père veut m'imposer ; vous voulez m'avoir malgré moi ; ma soumission aux volontés de l'auteur de mes jours, vous est un sûr garant du succès de vos vœux : nous serons tous les deux malheureux, mais au moins j'aurai le mérite de vous avoir dit la vérité. En finissant ces mots, je quittai le salon et montai chez ma gouvernante.

» L'indignation que la bassesse d'ame de Verseuil m'avait inspirée, avait arrêté mes larmes, elles reprirent bientôt leur cours, et j'appris à ma gouvernante, à travers mes sanglots, ce que je venais de faire, et le peu de succès de ma démarche ; elle en fut pétrifiée, elle n'avait pas eu le tems de me dire deux mots, lorsque

mon père entra : il venait d'apprendre par le Marquis quel avait été notre entretien, et il me fit de sanglans reproches sur ce qu'il appellait ma hardiesse. C'est vous, je n'en doute pas, dit-il, mad., à Stalder, qui lui avez inspiré une semblable résolution ; mais vous n'aurez pas le plaisir d'en voir le fruit, car vous sortirez demain de chez moi. Aujourd'hui même, monsieur, lui dit-elle avec fermeté ; je laisserai cette jeune victime sans consolation, mais au moins je n'aurai pas la douleur de la voir souffrir.

» En effet, malgré mes pleurs, et le chagrin qu'elle ressentait en me quittant, elle fit ses préparatifs, et comme elle ne pouvait pas encore descendre les escaliers, elle sortit dans une chaise à porteur.

» Cette époque fut celle des plus terribles vexations ; je n'eus plus dès

lors le loisir d'être une minute à moi, on me traînait de cercle en cercle, dans tous les spectacles, à tous les soupers. Par-tout je portais mes chagrins et mon ennui : enfin, las d'entendre les propos auxquels ma tristesse donnait lieu, mon père pressa la conclusion de cet odieux mariage. On m'entraîna à l'autel plus morte que vive, et je devins Marquise de Verseuil.

» On donna des bals, des fêtes sans nombre, et victime des volontés d'autrui, je fus forcée d'y paraître ; vint ensuite le jour de ma présentation à la Cour ; j'étais désolée de cette cérémonie, mais il fallut s'y soumettre, et après un supplice de quatre heures pour ma toilette, la Duchesse de Noyon, parente du Marquis, vint me prendre pour me conduire à la famille royale.

» J'avais été présentée au Roi, et je traversais la salle des gardes, pour arriver jusqu'à la Reine, lorsque le son d'une voix trop chère, hélas ! pour la méconnaitre, fixa mon attention. Je me retourne, et je vois le Vicomte de Volmerange, pâle comme la mort ; tous ses gestes annonçaient le désespoir. A son aspect je perdis toute contenance, mes genoux fléchirent sous moi ; on cria que je me trouvais mal ; la Duchesse m'offrit son flacon : la réflexion que j'allais me donner en spectacle, fut plus efficace que l'eau de la Reine d'Hongrie, et je parvins, en chancelant, jusqu'à la Souveraine, qui s'informa avec bonté des causes de mon indisposition.

»Cela n'est pas bien extraordinaire, madame, répondit mystérieusement la Duchesse, il y a un mois bientôt

qu'elle est mariée ; la Reine sourit, m'engagea à lui faire ma cour, je répondis le mieux que je pus, mais mes yeux chargés de larmes, lui donnèrent des soupçons, et je l'entendis dire à une de ses dames : la pauvre petite n'a pas l'air heureuse. Je le crois bien, répondit l'autre très-haut, Verseuil est un roué.

» Je revins chez mad. de Noyon, où on donnait un grand souper ; la Duchesse eut pour moi des attentions fatiguantes, elle contait mon indisposition à toutes les femmes; on chuchotait, on ricanait, et pendant toute la soirée je fus sur des charbons brûlans.

» Il était deux heures du matin lorsque je rentrai à Paris ; on me remit une lettre, j'allais la mettre dans ma poche, lorsque mon époux s'en saisit. Je me plaignis hautement de ce procédé. J'ignore, monsieur, lui dis-

je,

je, de qui est cette lettre ; mais par la même raison que je ne cherche pas à connaître vos correspondances, il me semble que vous ne devez pas vous initier dans les miennes.

» Le feu que vous prenez, me dit le Marquis, suffirait pour m'instruire de l'importance que vous mettez à cette précieuse missive. Je veux bien que vous en sachiez le contenu, mais nous la lirons ensemble, et tout-à-l'heure si vous le voulez ?

» Je gardais un profond silence : il rompit le cachet. Cette lettre était du Vicomte. L'imprudent me reprochait ma faiblesse de m'être laissée engager malgré moi. Je respecte vos liens, écrivait-il en finissant, mais comme votre cœur est à moi, que vous me l'avez donné, je ne le céderai jamais à l'être assez vil pour s'être rendu votre tyran. Ecrivez-moi, Eugénie,

dites moi que vous m'aimez toujours; sûr de votre amour, je pourrai peut-être supporter une odieuse existence; mais si vous gardez le silence, j'irai mourir à vos pieds !

» — Eh bien, madame ! cria monsieur de Verseuil avec fureur ! Que dites-vous de cela ? — Que je vous ai averti, monsieur ! et que nonobstant l'affreux esclavage auquel vous m'avez réduite, j'ai gardé un profond silence avec monsieur de Volmerange ! Cette lettre le prouve Oublier le Vicomte, me serait impossible ! mais malgré ma jeunesse, je connais mes devoirs, et je les respecterai toujours !

» Le Marquis haussa les épaules et me tourna le dos. Je sonnai Dorothée, cette fille dont je vous ai parlé, parut. Je me fis déshabiller, et quoique la nuit fut fort avancée,

je m'assis auprès du feu, après lui avoir dit de s'aller coucher.

Elle me quitta effectivement, et monta chez elle. Je restai quelques minutes à réfléchir sur ma douloureuse situation; toutes les peines que j'éprouvais, rappelaient à mon esprit l'infortuné Vicomte, si doux, si sensible et si malheureux, pendant que le farouche Verseuil jouissait sans remords d'un bien qu'il avait usurpé. J'étais livrée à mes réflexions, lorsque j'entendis marcher au-dessus de ma tête. La chambre de Dorothée était au-dessus de la mienne, mais les pas que j'entendais n'étaient pas ceux d'une femme. Je soupçonnai cette fille d'avoir quelque intrigue, et comme son ton me déplaisait, je résolus de vérifier le fait, afin de me défaire d'elle, si je la trouvais coupable. Pour m'en éclaircir, je

pris une bougie et je montai doucement un petit escalier qui conduisait chez elle, j'arrivai à la porte sans avoir fait le plus léger bruit ; cette créature avait négligé de s'enfermer, et je la surpris avec M. de Verseuil dans la situation la moins équivoque.

» Vous pensez bien, mon père, que je n'étais pas jalouse de l'affection de mon époux ; mais je fus humiliée de voir qu'il me respectait assez peu pour se permettre une semblable conduite sous mes yeux, et faisant assez de bruit pour qu'on s'apperçut de ma présence, je revins chez moi.

» Je me couchai, mais je ne m'endormis que fort tard ; il était près de midi lorsque je m'éveillai ; je me levai sans avoir demandé Dorothée, j'étais déterminée à me servir moi-même, plutôt que de voir près de

moi cette fille méprisable. Je m'habillai seule, et je sonnai pour qu'on mit les chevaux ; je voulais aller chez mon père, lui demander ses conseils : malgré son entêtement à me sacrifier, j'étais persuadée de sa tendresse pour moi, et je comptais fermement sur son appui.

» Je sortais de ma chambre à coucher, lorsqu'à ma grande surprise, le Vicomte de Volmerange s'offrit à ma vue. Je vous revois donc enfin, mon Eugénie, me dit-il en entrant. Son aspect m'avait fait reculer, sans que je pusse prononcer un seul mot : je recouvrai enfin la parole. Que vous ai-je fait, mon cher Vicomte, lui dis-je en pleurant, pour me compromettre ainsi ? Je vous aime, vous n'en pouvez douter, mais mon devoir me défend de vous voir, encore moins de vous recevoir chez moi. Au nom du ciel, sortez !

» — Que je sorte, madame! quand c'est par votre ordre que je me présente chez vous ! Je reçois de vous un message! Plein de joie de voir que malgré votre sacrifice, je vous suis encore cher, je vole sur les pas de votre femme de chambre, qui m'apprend que vous êtes seule, qu'elle a écarté tous vos gens, et au moment où je crois gouter à vos pieds un instant de bonheur, vous me congédiez d'une manière si cruelle !

» — Le discours du Vicomte me remplit d'une telle frayeur, que je fus obligée de m'asseoir. Je suis perdue, lui dis je, ceci est une trahison! Votre imprudente lettre a été surprise par M. de Verseuil, et la démarche de ma femme de chambre est un piége qu'on vous a tendu.

» Quelle horreur, dit le Vicomte outré ! mais ne vous allarmez pas,

mon aimable amie ; je saurai sacrifier ma satisfaction à votre repos : je me retire. Puissiez vous être aussi heureuse loin de moi que je vivrai infortuné !

Ses sanglots étouffaient sa voix, la force me manquait, et j'étais hors d'état de le consoler. Forcé de me quitter, il mit un genou en terre, et portait une de mes mains à sa bouche, lorsque mon père, M. de Verseuil et Dorothée entrèrent à la-fois dans ma chambre Je tombai en arrière, en jettant un cri perçant ; le Vicomte se releva, et regardant fièrement mon mari : vous êtes bien heureux, lui dit-il, que je sois sans armes ! Nous pourrons. ajouta t-il, nous rencontrer ailleurs ! Vous avez, par votre bassesse, compromis la vertu même; mais craignez ma vengeance s'il lui arrive le moindre mal ! Il sortit aussi-

tôt ; le Marquis voulut se répandre en injures , mon père à qui cette scène inspirait des doutes sur la loyauté de son gendre , s'adressa à moi , et me demanda avec assez de sang-froid l'explication de la mésintelligence qu'il voyait régner entre mon mari et moi ; le sentiment de mon innocence ranimant mon courage , je lui contai tout ce qui m'était arrivé depuis la veille ; le tableau de la situation dans laquelle j'avais surpris mon époux avec Dorothée indigna le Baron , et son mécontentement parut dans les regards qu'il portait au Marquis , ce dernier nia tout , et il eut même l'audace de faire paraître devant moi l'infâme complice de ses bassesses ; cette fille soutint hardiment que son maître n'était jamais entré dans sa chambre , que cette calomnie de ma part était sans doute une

une vengeance de ce qu'elle lui avait montré le billet dont je l'avais chargée pour mon amant, mais qu'elle avait fait son devoir en empêchant le deshonneur de Monsieur de Verseuil, ainsi qu'elle ne pouvait s'en repentir.

» Le ton d'assurance de cette créature étonna mon père, et si je n'eusse pas été sa fille, il aurait suffi pour le convaincre ; heureusement pour moi cela n'arriva pas, mais ne pouvant prononcer entre nous, il se contenta d'exhorter son gendre à la modération envers moi, lui observant que des procédés insultants et des scènes d'éclat n'étaient pas des moyens efficaces pour gagner le cœur d'une femme beaucoup plus jeune que lui, et qui ne l'avait épousé que par obéissance : après cet avis donné séchement, il m'embrassa, m'engagea

à la patience, et nous quitta malgré les instances que je lui fis pour rester.

» Son départ m'accabla, et je prévis que j'allais être en butte à toute la méchanceté de mon perfide époux ; en effet, après avoir vomi contre le Vicomte et moi un torrent d'injures et d'imprécations, il me signifia de me préparer à partir avec lui pour son château, où il allait me conduire pour me donner le tems de pleurer mes fautes et de mériter mon pardon.

» Le silence du mépris fut toute ma réponse, et las de crier, il me laissa seule.

» Je passai la journée dans ma chambre, sans qu'aucun domestique fit attention à moi ; enfin, vers le soir je sonnai pour avoir quelques alimens : malgré l'abattement où j'étais, le besoin se faisait sentir : un

laquais à moi vint ; il avait été absent toute la journée par ordre de M. de Verseuil. Cet honnête garçon me témoigna la peine qu'il ressentait de me voir si malheureuse ; il m'apprit aussi que le Marquis faisait chercher une gouvernante, pour me mettre sous sa surveillance, et une nouvelle femme de-chambre, parce que, malgré sa hardiesse, Dorothée n'osait plus se présenter devant moi.

» L'intérêt que me témoignait ce fidèle domestique captiva ma confiance ; je l'engageai à dissimuler sa façon de penser, afin qu'on ne me privât pas de ses services, et je le chargeai d'instruire mon père de ce qui se passait.

» Il me promit de suivre mes ordres aveuglément, et de ne jamais m'abandonner ; il m'a tenu parole, mais je l'ai perdu deux mois après mon

arrivée ici ; ce malheureux est mort d'une chûte de cheval. Je vous demande pardon de cette digression, et je reviens à ma triste histoire.

» Le lendemain je revis le Marquis ; il m'annonça qu'il avait trouvé une duègne sévère, qui saurait bien empêcher mes correspondances amoureuses, et que la femme-de-chambre qu'il m'accordait, étant du choix de cette femme, j'allais être en bonne main. Une joie féroce brillait sur son visage pendant ce beau discours, et je ne doutai plus que tous les genres de persécutions ne fussent prêts à fondre sur moi.

» M. de Verseuil me délivra de sa présence, pour aller donner des ordres relatifs à notre prochain départ, et mon fidèle serviteur entra pour servir mon déjeûner ; il me remit mystérieusement deux lettres, et il

se retira sur le champ. Je rompis les cachets en tremblant ; l'une était du Vicomte de Volmerange, l'autre de mon père ; le premier m'écrivait avec tout le feu et le désordre d'un amant malheureux ; il voulait attaquer mon époux et le punir de nos malheurs. La violence de ses projets me fit frémir, et je me hâtai de lui répondre pour le tranquilliser sur mon sort ; je lui déclarais en même tems, que mon estime et mon amour pour lui dépendraient de sa conduite ; que s'il ne restait pas absolument neutre dans cette affaire, comme dans tous les évènemens qui pourraient la suivre, mon ressentiment serait le seul prix de sa témérité. Ensuite je lus le billet de mon père ; il m'encourageait, comme la veille, et m'annonçait que la gouvernante que j'attendais, bien loin de me déplaire, serait pour moi un

objet de grande consolation. Sur-tout, (ajoutait-il) mon enfant, ne fais paraître aucune surprise quand on te la présentera : Le moindre mouvement nous trahirait tous, et ferait échouer la ruse dont je me suis servi pour adoucir ton sort.

»Je fis remercier mon père des soins généreux qu'il prenait pour alléger mes maux, et j'oubliai dans ce moment que c'était à lui seul que je devais mon malheur. Je resolus aussi, quoiqu'il pût m'en coûter, de n'avoir aucune relation à l'avenir avec le Vicomte ; c'était le seul moyen de prévenir pour lui et pour moi les plus cruels événemens ; car je ne pouvais pas douter que M. de Verseuil ne fut capable de tout pour assouvir sa vengeance et contenter ses passions. La terreur que son odieux caractère m'inspirait, suffisait pour me donner

le courage de me priver de toutes les consolations, afin d'assurer la tranquillité de tout ce qui m'était cher.

» Vers le soir, le Marquis rentra d'un air triomphant ; deux femmes le suivaient, l'une était très jeune et d'une figure intéressante, qu'elle s'efforçait de rendre maussade ; l'autre paraissait plus âgée, mais une thérèse de taffetas noir lui couvrait une partie du visage, et comme les persiennes étaient fermées, il n'était pas facile de distinguer les objets. Madame, me dit mon époux, je vous présente, madame Hervey ; votre conduite m'a mis dans le cas de vous veiller de près ; mais comme je ne me sens pas l'envie de m'ensévelir sur les bords de la mer pour vous garder, j'ai commis tous mes droits à cette dame ; elle va devenir responsable

de toutes vos actions, et c'est à elle que j'en demanderai compte.

» Je vous le rendrai fidèlement, M. le Marquis, répondit madame Hervey; fiez-vous à moi : vous ne pouviez mieux choisir. Si toutes les gouvernantes des demoiselles étaient aussi sévères que moi, on ne les verrait pas, après leur mariage, mener une vie si licentieuse.

» Le son de voix de cette femme ne m'était pas inconnu, et je cherchais à me rappeler où je l'avais entendu. Pendant que je réfléchissais, M. de Verseuil sortit de l'appartement. A peine les portes étaient-elles fermées, que madame Hervey quittant sa thérèse, se jetta dans mes bras. Je reconnus la bonne Stalder, je lui rendis ses caresses, et compris tout-à-fait le sens du billet de mon père. Tâchez, me dit ma gouvernan-

te, de ne pas vous trahir par une apparence de satisfaction : pour me conserver auprès de vous, il est nécessaire que nous ayons l'air très-mal ensemble devant votre époux : j'affecterai un ton dur ; vous aurez celui du mépris, et tout ira bien.

» Je lui promis de suivre ses sages conseils, et sur le champ elle me quitta pour aller préparer les malles qui nous étaient nécessaires : en effet nous partîmes de Paris le lendemain. J'aurais fait ce voyage avec assez de tranquillité, si je n'eusse pas eu auprès de moi le farouche Verseuil, qui ne cessait de m'insulter par des railleries amères sur ma prochaine captivité ; elles durèrent jusqu'à notre arrivée au château. Sa position isolée et sauvage me plut ; elle convenait à ma situation, et si le souvenir du Vicomte n'avait pas

rempli mes jours d'amertume, j'aurais été heureuse dans cette solitude; mais il m'était impossible de le bannir de ma pensée; moins je voulais m'en occuper, plus j'y pensais. J'avais écrit à mon père, lors de mon arrivée; mais on intercepta nos lettres, et le Marquis m'enjoignit de renoncer à toute correspondance avec lui, sous peine d'être enfermée dans un couvent. Cette menace eut son effet: j'ai toujours haï le cloître, et je me soumis à tout, pour éviter ce nouveau genre de captivité. Le Marquis, après quinze jours de séjour dans son château, nous laissa, en donnant les ordres les plus rigoureux pour empêcher toute communication de ma part avec mon amant. Ce soin était bien inutile; soit que le Vicomte se fût lassé d'un amour sans espoir, soit qu'il eût craint de me compromettre,

je n'ai pas entendu parler de lui depuis trois ans que j'habite ce château. M. de Verseuil y est toujours venu au moins trois fois par an ; et comme il avait mis pour condition à ma liberté, la fin de mon amour pour Volmerange, il n'a jamais cessé de me fatiguer de cette question indiscrète : *L'aimez-vous toujours ?* Trop sincère pour dissimuler un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie, je lui ai souvent répondu d'une manière affirmative, et alors ses accès de fureur ont été tels, que j'aurais pu requérir, pour m'y soustraire, l'autorité des lois. La crainte d'exposer le Vicomte à sa vengeance, m'a retenu ; j'ai préféré souffrir seule, et j'ai végété tristement dans ma retraite, jusqu'à l'évènement qui a servi de prétexte au Marquis pour me confiner dans cette tour. Alors elle conta

à son beau-père l'aventure de l'enfant, telle que le lecteur l'a lue dans les chapitres précédens. Le vieillard leva les mains et les yeux au ciel, à la fin de son récit. Pleurer sur les malheurs de cette femme intéressante, était la seule consolation qu'il put lui donner, elle eut tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Ravie d'avoir, dans sa douleur, un compagnon aussi respectable, le poids de ses chagrins diminuait de moitié.

CHAPITRE VIII.

Effets déplorables d'une tendresse aveugle.

Le lendemain réunit, comme de coutume, nos intéressans prisonniers : c'était le dernier jour où ils pussent espérer de se voir librement. Leur infâme geolier ne pouvait manquer d'arriver bientôt, et quoiqu'il n'y eut que six jours entiers d'écoulés depuis son départ, la crainte d'être surpris, leur fit prendre la résolution de se séparer ce soir la pour tout le tems qui s'écoulerait jusqu'à la visite de Bernard. La Marquise desirait apprendre, dans la journée qui leur restait, les détails relatifs à la situation de son père ; elle n'hésita pas à

lui en demander le récit : le bonhomme ne se fit pas prier. Les vieillards aiment naturellement à conter; et depuis dix ans que celui-ci était dans l'impossibilité de converser avec qui que ce fut, il ne pouvait manquer de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui pour se dédommager d'un aussi long silence.

Après les embrassemens ordinaires, il commença ainsi :

Il n'est pas nécessaire, ma chère fille, que je m'étende beaucoup sur les premières années de mon enfance ; cette époque de ma vie n'eut rien de remarquable : j'avais de bons parens, j'étais fils unique, je ne pouvais manquer d'être élevé de la façon la plus douce, trop douce, peut être, si j'avais eu le caractère dur ; mais graces à Dieu je n'en abusai pas, et j'ai la consolation de n'avoir jamais

donné aux auteurs de mes jours le plus léger chagrin.

J'arrivai paisiblement jusqu'à ma vingtième année ; mon père était vieux, ma mère d'une santé chancelante, et tous deux me témoignèrent le desir de me voir établi de leur vivant. Je n'avais d'inclination pour personne, et je ne connaissais l'amour que de nom : je laissai donc à ma mère le soin de faire un choix digne d'elle, et la tendresse de la Marquise m'était un sûr garant qu'une épouse de sa main pourrait me rendre heureux. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; elle jetta les yeux sur mademoiselle de Louvigni, c'était une blonde d'environ dix-sept ans, fort jolie, parfaitement bien élevée, mais très-pauvre ; sa mère, qui ne l'aimait pas, avait tout sacrifié pour son fils, et il ne lui restait plus que

la somme nécessaire pour payer la dot de sa fille dans une communauté. La jeune personne voyait avec horreur approcher l'instant de son cruel sacrifice, et elle dissimulait si peu ses chagrins, que ma mère, quoique peu liée avec la sienne, ne les ignorait pas : la conviction intime qu'elle avait du mérite de cette demoiselle, lui inspira l'envie de réparer envers elle l'injustice du sort; elle en parla à mon père : ce dernier, aussi désintéressé qu'elle, fut bientôt du même avis, et elle alla trouver madame de Louvigni, pour lui demander la main de sa fille pour moi ; elle eut soin de lui annoncer qu'on ne demandait pas de dot, et qu'on ne voulait de Mélanie qu'elle-même.

La joie de conserver encore à son fils chéri, la modique somme qu'elle avait destinée pour la réclusion de sa fille,

fille, ne laissa pas à la veuve le loisir de la réflexion ; elle accepta la proposition de madame de Verseuil avec un empressement capable de dégoûter toute autre que ma mère, et elle fit venir sa fille pour lui faire part de l'heureux avenir qui se préparait pour elle. Le ton modeste de Mélanie, en apprenant le changement de son sort, et la vivacité indécente de sa mère, formaient un contraste si parfait, que le mérite de la fille en ressortit davantage, et que madame de Verseuil, malgré son indigence, se crut heureuse de l'avoir pour bru, et pressa vivement la conclusion de cette alliance. On me présenta le lendemain à la mère et à la fille ; la première m'accabla de démonstrations d'amitié auxquelles je fus peu sensible ; Melanie me reçut avec une grace charmante, et cette première

entrevue lui assura mon cœur pour la vie.

Quinze jours après, notre mariage fut célébré avec autant de pompe, que si j'eusse épousé une riche héritière. Mon père fit, par le contrat, de grands avantages à Mélanie. Sa mère, à chaque occasion, se récriait sur notre générosité, et elle y répondit fort mal, car la mienne lui ayant remis dix mille francs pour le trousseau de sa fille, elle en garda au moins un tiers. Sa lésine m'inspira le plus profond mépris, et jamais je n'ai eu pour cette femme la plus légère estime.

Notre union fut des plus heureuses : mon épouse avait manifesté le desir de demeurer avec mes parens, ainsi nous ne prîmes point de maison, et nous vécûmes en famille. Mon père desirait ardemment se voir

revivre dans sa postérité ; il n'eût pas ce bonheur, car nous passâmes douze ans ensemble sans avoir d'enfans. Toute la famille était désolée de cette privation ; madame de Louvigni seule en était ravie ; elle espérait que le bien dont j'avais avantagé sa fille, retournerait à son fils ou à sa famille, s'il se mariait. Vain espoir, monsieur de Louvigni mourut à la fleur de son âge, des suites de ses débauches, et il ne laissa pour héritage que des dettes, et une mémoire flétrie par toutes sortes d'excès.

Il y avait onze ans que j'étais marié, lorsque je perdis les chers auteurs de mes jours ; ils moururent à trois mois l'un de l'autre : cette perte nous affligea également Melanie et moi ; mes parens étaient devenus les siens, et elle leur était tendrement attachée. Notre douleur fut aussi sin-

cère que légitime ; elle fut diminuée quelques mois après par la grossesse de madame de Verseuil. Sa mère elle-même, qui pleurait tous les jours son fils, prit part à notre joie, et déclara qu'elle voulait être la gouvernante de son petit-fils, si c'en était un. Je ne dis mot, mais je me promis bien qu'il n'en serait rien. L'exemple de l'éducation qu'elle avait donnée à mon beau frère, était trop frappant, pour que je n'eusse pas le desir d'en profiter, en l'empêchant de prendre aucune influence dans celle de mon enfant, de quelque sexe qu'il fût.

Les couches de mon épouse furent heureuses, et elle donna le jour à votre époux : combien je regrettai en voyant naître mon fils que ses ayeux n'eussent pas assez vécu pour être témoins d'un événement qui eut rempli de joie leurs cœurs paternels. Je

cachai soigneusement ma peine à Mélanie, mais elle avait eu la même pensée et elle m'en parla la première.

Elle fut bientôt rétablie, mais autant la santé de la mère était florissante, autant celle de l'enfant l'était peu ; elle avait voulu le nourrir, et il était pour nous l'objet d'alarmes continuelles, il végéta plus ôt qu'il ne vecut jusqu'à l'âge de deux ans. A cette époque le travail de la dentition étant fini il prit des forces, et nous conçumes enfin l'espoir de l'élever. Dieu, sans doute, nous l'avait donné dans sa colère, et il nous le conserva pour nous faire expier nos fautes.

Madame de Louvigni, fidèle à son projet, ne le quittait pas d'une minute, sous prétexte de sa délicatesse, elle ne voulait pas qu'on le contrariat ; sa fille qui n'avait pas l'espoir d'en avoir d'autre et qui l'adorait, la

secondait de son mieux ; moi-même, redoutant de le perdre, je me relâchais sans m'en douter du plan que je m'étais formé pour son éducation, et je laissais les deux mères absolument libres d'agir comme elles le voulaient.

Toute la maison s'en sentit bientôt, il devint un petit tyran, personne n'osait lui résister, le tenter eut été dangereux, et tous les domestiques devinrent ses esclaves ; aussi le détestaient-ils, et malgré leur attachement pour moi, à peine eût-il atteint sa sixième année que je n'en gardais jamais un plus de trois mois. L'âge de lui donner un précepteur arriva, mais tout enfant qu'il était, il s'était déjà acquis une réputation de méchanceté qui éloigna de moi tous les gens capables de lui donner une bonne éducation, je ne trouvai que des hommes ineptes ou des mauvais sujets ;

encore à l'âge de neuf ans en avait-il eu déjà cinq qui avaient été successivement obligés de le quitter.

Je vis clairement alors, mais trop tard, quelle faute j'avais commise en laissant cet enfant à la disposition de deux femmes, dont l'aveugle tendresse avait fait la perte, il n'était plus tems d'y remédier; cependant voulant essayer du seul moyen qui me restait, je le conduisis à Paris, malgré les pleurs de sa mère et de son ayeule, la faiblesse de toutes deux et ma fermeté dans cette occasion ne lui échappèrent pas, et dès-lors il me voua une haine implacable.

En arrivant dans la capitale je plaçai Verseuil au collège de **** je fis au Principal le tableau fidèle du caractère indomptable de mon fils, et je le priai les larmes aux yeux d'agir en conséquence et de me remplacer

auprès de lui ; je payai deux années de sa pension et je laissai une somme raisonnable pour lui procurer toutes les douceurs possibles , et malgré ses cris et ses larmes je le quittai et repris assez tranquillement le chemin de Marseille.

Je trouvai en arrivant mon épouse malade , et sa mère qui , extrême en tout , se désolait de la voir souffrir , et m'accabla de reproches sur ce qu'elle appelait ma dureté ; je la laissai crier tant qu'elle voulut et je me contentai de lui témoigner que cette apparence d'affection pour sa fille me touchait peu ; elle ne fût pas plutôt convaincue que je la démêlais parfaitement , qu'elle reprit sa première tranquillité.

La Marquise recouvra la santé en peu de tems , et je parvins à lui persuader que j'avais agi sagement en lui

lui ôtant un enfant qu'elle n'aurait jamais eu la force de contrarier, et qui, par la suite., aurait été pour nous un sujet de honte.

Nous fûmes donc aussi heureux que par le passé ; ma belle-mère mourut l'année suivante. Nous supportâmes sa perte plus tranquillement que celle de mes parens, et elle ne changea rien dans la maison, que la couleur des habits.

Pendant ce tems, mon fils vivait au collège ; on avait eu d'abord une peine infinie à plier son caractère, mais enfin il fit de nécessité vertu, et ne voulant pas changer le fond de son cœur, il se borna à composer son extérieur ; il ne voulait pas devenir vertueux, il devint hypocrite, et il eut l'art de masquer ses vices sous des dehors trompeurs, et d'en imposer à ses maîtres, qui crurent

avoir fait un miracle, et qui m'en parlaient dans toutes leurs lettres avec un enthousiasme qui comblait de joie mon épouse, et me donnait à moi-même une grande consolation.

Verseuil atteignit de la sorte ses dix huit ans ; j'avais chaque année augmenté son revenu, je le portai à cette époque à cent louis, afin qu'il put vivre en gentilhomme, et qu'aucun de ses compagnons d'étude ne put lui inspirer de la jalousie.

Si j'avais prévu et évité cet incident, je ne pus pas en prévenir un autre. Verseuil se prit de belle passion pour la fille d'une ouvrière, qui travaillait pour plusieurs écoliers ; la petite personne flattée d'avoir fait la conquête de M. *le Comte de Verseuil*, répondit à sa tendresse ; et un beau matin mon fils s'introduisit dans le cabinet du principal, empoigna gaie-

ment l'année entière de la pension que je payais pour lui, et de celle qui lui était assignée pour ses menus plaisirs. En possession d'à-peu-près cinq mille francs en or, il se crut propriétaire d'une mine inépuisable, et profitant de la première occasion, il s'échappa du collège, courut joindre sa belle, qui avait le mot ; et les voilà tous deux courant les champs avec leur mince fortune.

J'appris cette belle équipée par une lettre du principal. Cet homme, vraiment respectable, montrait dans cette circonstance, une douleur si vraie et se justifiait si bien, que je n'eus pas même l'idée de lui faire des reproches ; il me mandait qu'il avait mis en marche tous les gens capables de lui donner des nouvelles de son pensionnaire, mais que toutes les courses avaient été inutiles, puis-

qu'on n'avait pu decouvrir ses traces. La Marquise était au désespoir de cet évènement ; pour moi, je vis dès-lors que ce jeune homme avait trompé tous ceux qui l'avaient guidé depuis son enfance. A travers les feintes vertus qui avaient ébloui ses supérieurs, je démêlai un naturel vicieux ; et j'en conclus qu'il était perdu pour moi, qui aurais mieux aimé pleurer sa mort que gémir sur sa dépravation.

Néanmoins, pour remplir mon devoir jusqu'à la fin, je pris la poste pour me rendre à Paris ; mon épouse voulut m'y suivre malgré le mauvais état de sa santé, qui était chancelante depuis quelque tems ; la crainte de l'affliger me fit consentir à ce voyage, et nous arrivâmes tous deux au collége, le 15 septembre 17.....

On n'y avait encore aucunes nou-

velles de mon fils, et depuis 26 jours qu'il était absent, toutes les démarches à cet égard avaient été infructueuses. La mère de la jeune personne qu'il avait enlevée, était inconsolable ; cette femme m'intéressa vivement ; elle avait reçu une éducation au dessus de sa fortune, et était digne d'un meilleur sort. Je voulus lui offrir quelques secours (car elle était pauvre), elle me refusa avec dignité ; je craindrais, me dit-elle, de devenir complice de la faute de ma fille, si je recevais quelques dons du père de son séducteur. Bien loin de m'offenser, tant d'élévation d'ame me charma, et je lui offris, auprès de madame de Verseuil, l'emploi de dame de compagnie; vous vous consolerez mutuellement, lui dis-je, et si les deux fugitifs apprennent que vous vivez avec nous, ils ne craindront plus de paraître.

Cette malheureuse mère saisit avidement ce léger motif d'espérance, et ayant mis ordre à ses affaires, elle vint demeurer avec la Marquise, pendant tout le tems que nous passâmes à Paris, et elle se disposait à partir pour Marseille avec nous, lorsqu'une fièvre maligne l'emporta en trois jours. Cette femme avait gagné notre estime, et nous fûmes sincèrement affligés d'une mort dont notre fils était cause.

Nous attendîmes en vain des nouvelles de ce jeune insensé, et vers la fin d'octobre, nous repartîmes pour Marseille. Je n'aurais pas cru prudent d'exposer ma femme à voyager dans une saison plus avancée, vu le mauvais état de sa santé; ainsi, je la contraignis de quitter, sans délai, la capitale, dont le séjour bruyant ne nous convenait pas.

Nous fûmes obligés d'aller à petites journées, et dès la seconde, madame de Verseuil se trouva plus incommodée que de coutume. Je voulais suspendre notre route, elle s'y opposa: mon ami, me dit-elle, j'ai peu de tems à vivre; la disparition de mon enfant est pour moi le coup de la mort! Tant que j'ai espéré revoir ce malheureux, j'ai senti mes forces se maintenir. Tout espoir à cet égard m'est ravi, et je ne pourrai survivre à sa perte! Que ma faiblesse ne vous offense pas, mon cher Verseuil! Malgré ses écarts, il m'est toujours cher; la raison en est toute simple, c'est l'unique fruit de notre amour; ma tendresse ne peut se porter sur un autre, puisque Dieu n'a pas permis que j'eusse un second enfant; j'ai allaité celui là, et vous ne savez que trop combien je l'idolâtrais! J'ai

eu tort, sans doute, je l'ai encore ; mais mon excuse est dans votre cœur : vous n'eussiez pas aimé la femme qui n'aurait pas été une tendre mère !

Quoique je n'eusse pas attendu jusqu'alors à blâmer la faiblesse de la Marquise, je ne lui témoignai pas dans ce moment ce que j'en pensais, c'aurait été l'affliger inutilement, et je m'en gardai bien ; je me bornai à des consolations vagues sur son état, et je cherchai à lui donner, sur le retour de mon fils, un espoir que je n'avais plus moi-même.

Après un jour de repos, elle m'assura qu'elle était en état de soutenir le reste du voyage. Nous nous mîmes donc en chemin, et nous arrivâmes sans accident jusqu'à Lyon : nous arrêtâmes dans une auberge sur la place des terreaux ; tout y était en rumeur, une foule considérable embarrassait

la porte, et l'hôtesse criait de manière que les clameurs de la multitude pouvaient à peine couvrir sa voix.

Si je n'eusse pas tenu à cette maison par une ancienne habitude, j'aurais passé outre ; mais un mouvement que je ne pus définir m'engagea à y entrer ; je descendis de ma voiture, où je laissai ma compagne, et me faisant un passage à travers la foule, j'entrai dans la cuisine : ma présence suspendit un peu les braillemens de l'hôtesse. Pardon, monsieur, me dit-elle, (encore toute échauffée du reste de sa colère) si vous voyez tant d'embarras dans ma maison ; ce n'est pas l'ordinaire, puisqu'aucune auberge de France n'est mieux tenue, ni plus tranquille que la mienne ; mais il vient de s'y passer une scène que je n'oublierai de ma vie. Vous

saurez, monsieur..... Ici je l'interrompis. Je ne suis pas seul, lui dis-je, et ma femme ayant besoin de repos, je vais la faire sortir de sa voiture. Faites-lui préparer, sans délai, une chambre et un bon lit, et quand elle aura tout ce qui lui est nécessaire, j'entendrai volontiers votre récit.

L'espoir de conter plus tard son aventure, consola mon hôtesse du désagrément d'avoir été interrompue, et elle mit aussitôt tout son monde en mouvement pour nous faire servir d'une manière convenable.

Madame de Verseuil se coucha, et comme elle témoignait le desir de se reposer, je la laissai aux soins de sa femme-de-chambre, et je descendis dans l'intention de faire un tour dans la ville. Comme je traversais la cuisine, mon impitoyable conteuse s'empara de moi: voyant que je ne pouvais

éviter de l'entendre, je pris le parti de lui donner une audience aussi longue qu'elle la voudrait, afin de m'en débarrasser ; d'ailleurs, je n'étais pas fâché de connaître la cause du trouble qui avait eu lieu dans cette auberge, qui était en effet fort tranquille.

En conséquence, je m'assis auprès de l'aubergiste, et elle commença son récit.

Il y a quinze jours, monsieur qu'un jeune homme et une dame, qu'il disait être sa femme, descendirent ici; je les logeai comme il faut, parce que le mari me dit qu'il ne voulait rien épargner pour que sa compagne, qui paraissait souffrante, fut bien : ils paraissaient s'aimer beaucoup, et ils ne sortaient pas l'un sans l'autre ; cependant, dans les caresses qu'ils se faisaient, elle avait l'air plus

sincère que lui ; je le trouvais contraint, embarrassé ; et ces derniers jours, ils eurent ensemble plusieurs querelles. Cette jeune femme prit du chagrin ; elle ne sortait plus du tout, et ne faisait que pleurer : pour lui, il avait fait connaissance de plusieurs gens de la ville ; il rentrait si tard, que je fus obligée plusieurs fois de passer la moitié de la nuit pour l'attendre. Sa compagne lui faisait quelques reproches sur sa mauvaise conduite ; il répondait par de grossières injures, et elle finit par se taire. Enfin ce matin, au petit jour, il est rentré ivre : j'avais passé toute la nuit, et je me proposais bien de le congédier tout de suite, mais ses imprécations m'effrayèrent, et je résolus de le laisser dormir avant de lui parler ; avec cela, il n'était pas seul, et comme sa femme m'intéressait, je ne

voulus pas lui faire un affront devant son ami ; ils montèrent tous deux dans sa chambre, il jura après elle de ce qu'elle s'était couchée ; je les entendis disputer vivement pendant plus d'une heure ; enfin des cris perçants parvinrent jusqu'à moi, je montai, et je trouvai la jeune personne presque nue, dans le plus grand désordre, et se débattant entre les mains de l'ami de son mari. Celui-ci les regardait avec le rire d'un scélérat. Je voulus parler, mais il se jetta sur moi pour me mettre dehors ; alors j'appelai mes garçons ; mes cris furent le signal d'un déluge de coups pour la pauvre petite, qu'il accusait d'être la cause de ce tapage. A ce spectacle, je ne pus y tenir ; et au risque de ce qui pourrait en arriver, je me jettai entre ce furieux et la malheureuse qu'il maltraitait. Aidée

de mon monde, je l'arrachai de ses mains, meurtrie et ensanglantée, et mon chef l'emporta dans la cuisine, sans connaissance, pendant que les autres valets retenaient les deux coquins qui sans doute l'auraient tuée.

Cependant le bruit de ce qui se passait, avait attiré la foule; ma maison est connue pour honnête, et chacun s'étonnait d'un semblable train. Une brigade de maréchaussée passait, elle s'arrêta, et je racontai au brigadier de quoi il était question. En même tems le jeune forcené étant descendu pour tomber de nouveau sur sa victime, il fut arrêté, et on venait de l'emmener lorsque vous êtes arrivé.

— Et la jeune personne, demandai-je? — Hélas! monsieur, elle est dans mon lit, elle n'a repris ses sens que pour tomber dans un délire af-

freux. Je viens d'envoyer chercher un médecin, peut-être en serai je pour mon argent et mes peines, car je commence à soupçonner qu'ils ne sont pas mariés ; mais n'importe, cette jeune personne m'intéresse tant, que je ne veux pas l'abandonner.

Je louai le bon cœur de cette femme ; et sentant que je m'intéressais moi-même à cette infortunée, je demandai à la voir. La bonne hôtesse ne se fit pas prier, et m'introduisit auprès d'elle : elle était toujours plongée dans un délire effrayant ; elle ne prononçait que des mots sans suite, et paraissait en proie à des idées incohérentes. Je crus même entendre mon nom. L'hôtesse s'approcha d'elle. Madame de Montval, voilà un monsieur que vos peines touchent beaucoup. Ces mots restèrent sans réponse. Alors le chirurgien étant entré, une

copieuse saignée, qu'il jugea convenable, rendit la tranquillité à la malade, et elle s'endormit d'un profond sommeil.

Je sortis, en priant qu'on vint me chercher au moment de son réveil, et je fus me promener dans la ville jusqu'à l'heure du dîner. Quand je rentrai, on me dit que madame de Montval était mieux, et que l'aubergiste lui ayant parlé de moi, elle avait demandé à me voir : je me hâtai de monter chez elle, et on lui annonça ma visite. En m'entendant nommer, elle fit un cri. Ah ! qu'il n'entre pas, dit-elle à sa garde. De quel œil me verrait-il ? Je dois être un monstre à ses yeux. Je crus qu'elle déraisonnait encore, et je m'approchai de son lit. Ne craignez rien, lui dis-je, je viens vous offrir toutes les consolations de l'amitié ; des secours si vous en avez

besoin,

besoin, et enfin des protecteurs contre les attentats de l'homme immoral qui a pu vous réduire dans cet état.

— Quoi ! vous pourriez être mon ami ? Oh ! non. Quand vous me connaîtrez, vous m'accablerez de toute votre haine, je l'ai bien méritée; mais je suis si malheureuse ! Et des sanglots lui coupèrent la voix.

Je tâchai de la consoler ; elle pleurait amèrement ; et pressant mes mains dans les siennes, elle me demandait pardon avec un accent si tendre, que je me sentis fortement ému. Enfin elle s'écria : Barbare Verseuil ! quel père tu as offensé ! Ces mots furent pour moi un coup de foudre. Je retirai mes mains qu'elle tenait toujours. Comment ! lui dis-je, d'un ton plus triste ! Seriez-vous?... Oui, monsieur, me dit-elle, avec

explosion ! Accablez-moi de tout votre courroux ! je n'en murmurerai pas ! C'est moi qui suis la coupable Rosaline ! Votre fils m'avait séduit par les assurances d'un amour qu'il n'a jamais ressenti. Je connaissais l'austère vertu de ma mère ; et pour m'y soustraire, je consentis à prendre la fuite : mais ce n'est que depuis quelques jours que je sais qu'il a fait une bassesse pour avoir l'argent nécessaire ; il m'avait assuré que cette somme était le fruit de ses épargnes. Nous partîmes donc, et nous allâmes habiter un village distant de quatre lieues de Paris ; il loua une petite maison toute meublée, et je passais pour sa femme ; nous y restâmes un mois, vivant dans la meilleure intelligence ; il avait pris le nom de Darcourt ; nous le quittâmes en sortant du village. Il me dit qu'il vous

avait écrit, et que nous allions aller à Melun pour attendre votre réponse ; qu'il se conduirait d'après les sentimens que vous feriez paraître, mais qu'il connaissait votre tendresse pour lui, et plus encore celle de madame sa mère, et qu'il ne doutait pas que nous ne fussions bientôt heureux. Je saisis avec empressement, cette lueur d'espérance ; nous passâmes quatre semaines à Melun, et si je n'avais empêché les folles dépenses qu'il voulait faire, nous aurions bientôt été réduits à rien. Enfin, un matin il me lut une lettre d'un ami, qui lui annonçait que nous pouvions paraître, et que nous serions bien reçus. Je ne vous peindrai pas mes transports à cette heureuse nouvelle ; votre fils ne pouvait pas comprendre l'excès de ma joie. Nous prîmes la poste et arrivâmes dans cette ville ; il me

fit descendre dans cette auberge, où il s'était arrêté, me dit-il, en allant à Paris. Nous y passâmes quelques jours dans une douce union ; j'étais un peu indisposée, et je craignis d'être enceinte : il regarda cet événement comme très-heureux, et me pria de me ménager ; il prit ce prétexte pour prolonger notre séjour ici, il m'y tint fidèle compagnie pendant la première semaine ; mais ensuite il me laissa souvent seule, et s'adonna au jeu et à la débauche. Je lui en fis des reproches, il les reçut assez mal ; enfin il y a trois jours qu'il m'annonça qu'il était sans argent, et qu'il avait tout perdu. J'avais dix louis qu'il m'avait donnés, et quelques bijoux dont il m'avait fait présent ; je lui offrit l'un et l'autre : il prit à-peu près deux cents francs, et sortit.

Il rentra tard ; il avait joué avec tant de bonheur, qu'il rapportait des billets de caisse pour mille écus ; je l'engageai à ne pas exposer cette somme aux caprices du sort ; il ne daigna pas me répondre : et le même soir tout fut perdu. Alors il me tint un langage auquel je n'étais pas accoutumée ; il m'avoua sans détour que tout ce qu'il m'avait dit était autant de fables, et que puisque j'avais bien pu vivre avec lui, je devais me résoudre sans peine à faire le bonheur d'un autre ; que cet autre était tout trouvé ; que c'était un de ses amis qui m'avait vu plusieurs fois et à qui il me céderait volontiers.

Je frémis d'horreur à ce discours, qui me montrait à découvert toute la turpitude du Comte ; je ne pouvais plus espérer de le ramener à moi par mes caresses. J'éclatai donc en re-

proches, il me répondit par les injures les plus piquantes, et sortit comme de coutume ; il est rentré ce matin, dans un état d'ivresse auquel il ne s'était jamais livré ; il avait avec lui un autre jeune homme, pris aussi de boisson, mais moins que lui. En entrant dans ma chambre, Verseuil m'a annoncé que j'allais appartenir à son ami, et qu'il m'avait vendue à lui. En effet, ce libertin à voulu m'outrager : à mes cris l'hôtesse est accourue. Vous savez sans doute le reste ; il n'y a que mes remords et ma honte qui ne vous soient point connus. Ayez pitié de ma jeunesse, monsieur le Marquis, et ne me confondez pas avec la foule des prostituées parmi lesquelles votre fils voulait me faire prendre place.

Pendant que cette malheureuse parlait, j'étais agité de mille divers

sentimens. A la vérité, elle m'inspirait plus de compassion que de haine ; mais mon fils, cet ingrat qui nous avait coûté tant de pleurs, était donc retrouvé ! Et dans quel état, grands Dieux ! Au lieu d'une faute de jeunesse, dont je le savais coupable, il s'était abandonné aux plus honteux excès ; sa conduite envers sa victime était celle du plus vil de tous les êtres. Que devais-je faire dans cette circonstance ? non pour m'assurer de lui, puisqu'il était en prison, mais pour empêcher qu'il commit d'autres crimes.

Ici Eugénie interrompit le vieillard, pour lui observer qu'il était tems qu'il se reposât ; il est heure de dîner, ajouta-t-elle, pendant le repas, mon père, vous reprendrez haleine. Le Marquis la remercia de son attention, et comme il consentit

à en profiter, elle lui servit son repas avec toutes les graces qui lui étaient familières ; ils se placèrent à table vis à-vis l'un de l'autre ; et, comme Bernard ne pouvait tarder, et que le vin de madame de Verseuil n'était pas près de sa fin, elle en versa plusieurs fois au bon Marquis, afin de lui donner des forces pour continuer son récit.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Le vieux Marquis parle encore.

Après le dîner monsieur de Verseuil reprit son récit :

Pendant que je me livrais à mes réflexions sur la déplorable aventure dont j'étais par une fatalité peu commune un des malheureux acteurs, ma femme qui m'avait demandé plusieurs fois, et à qui sa femme de chambre avait conté une partie des aventures de Rosaline, vint me joindre dans la chambre de cette infortunée, je craignais cette entrevue, sachant combien la Marquise était sensible, et connaissant le triste état où elle était réduite depuis la fuite de son fils : l'embarras où me mit son

arrivée imprévue, m'ôta toute ma présence d'esprit ; les premiers mots qu'elle m'adressa l'ayant fait connaître à Rosaline, celle-ci sans réfléchir au désordre où elle allait se trouver, sortit de son lit et tombant aux pieds de madame de Verseuil, elle y resta évanouie.

Son action surprit mon épouse autant qu'elle l'émut, et au lieu de me demander l'explication de cette scène elle se pencha vers la jeune fille qu'elle arrosa de ses larmes ; pour moi désirant dans cet instant n'avoir aucun témoin je la portai dans son lit, où elle ne tarda pas à ouvrir les yeux.

Sitôt qu'elle put parler elle commença envers la mère de son séducteur les mêmes excuses qu'elle m'avait adressées ; peu de mots suffirent pour mettre celle-ci au fait, et elle soutint ce choc avec une force dont

je ne l'aurais jamais crue capable ; après s'être recueillie quelques instans, elle adressa à Rosaline des paroles de consolation, lui dit qu'elle avait vécu deux mois avec sa mère, et que cette digne femme lui avait inspiré tant d'estime, qu'elle ferait en sa faveur tout ce qui dépendrait d'elle, si sa conduite future réparait ses égaremens ; soyez persuadée, mon enfant, ajouta cette sensible créature, que si je croyais possible de faire votre bonheur en vous unissant à mon fils, je n'hésiterais pas, malgré l'intervalle qui semble vous séparer ; je ne fais pas consister l'honneur dans une vaine distinction de rang et de titres, mais bien dans l'accomplissement de tous ses devoirs, et aujourd'hui c'en est un pour votre amant de rétablir votre réputation ; mais d'après la conduite qu'il a tenue avec

vous, je le crois peu propre à vous rendre heureuse, et je croirais vous faire un mauvais présent; tranquillisez-vous, vous avez peut être encore plus d'une peine à supporter, tâchez de les soulfrir en expiation de votre faute (elle voulait parler de la mort de sa mère), pour nous, nous ne vous abandonnerons jamais, restez tranquille, vous êtes ici à l'abri de la critique et de toute espece de reproches, d'ailleurs je vous prends sous ma protection.

Rosaline couvrit de larmes et de baisers les mains de la Marquise, dont l'interressante physionomie dans cette instant semblait être celle d'un ange consolateur. Et ma mère, dit-elle ensuite, croyez-vous, madame, qu'elle puisse me pardonner? Elle ne vous en a jamais voulu, répondis-je, et nous parlerons d'elle dans des momens plus paisibles, sachez seule-

ment qu'elle est bien ! qu'elle est heureuse ! oh tant mieux, dit Rosaline en levant vers le ciel les plus beaux yeux du monde.

Madame de Verseuil qui n'était jamais bonne à demi ; fit servir le dîner dans la chambre de la jeune personne ; elle la contraignit de prendre quelque chose ; elle même parut vaincre sa tristesse, et mangea avec assez d'appetit. J'étais ravi de voir que l'évènement que je redoutais tant, eût fait si peu d'impression sur elle ; j'aurais du deviner la cause de sa tranquillité, son fils chéri était retrouvé, et aux yeux de cette bonne mère tout le reste disparaissait.

Je la laissai avec sa protégée aussitôt que nous fumes sortis de table, pour aller m'informer de ce qu'était devenu le Comte, je le trouvai consigné à la cazerne où les cavaliers

l'avaient conduit en attendant le retour du commissaire qui était depuis l'aurore occupé hors de chez lui.

J'avoue que si on ne me l'eut montré je ne l'aurais pas reconnu. Neuf années avaient opéré en lui un changement remarquable ; pour lui il me remit très-bien, et se voyant en ma puissance, il prit le parti de la soumission et se jetta à mes pieds. Je me répandis d'abord en plaintes et en reproches, il gardait le plus profond silence, je fus interrompu par un ordre du magistrat qui l'appelait chez lui.

C'était un homme grave et sevère, mais qui me parut rempli de probité ; quand je lui eus appris qui j'étais, et qu'il sut quelles étaient mes intentions en faveur de celle que mon fils avait si indignement traitée, il me le rendit sur le champ, après lui

avoir fait une exhortation à laquelle il se montra peu sensible, la raison en est bien simple, son cœur était déjà corrompu.

Le libertin qui avait été arrêté avec lui étant inconnu dans la ville, fut envoyé en prison, et moi, après avoir remercié l'homme public de sa confiance en moi, je revins à notre auberge avec le fugitif.

Quand l'hôtesse le vit descendre de ma voiture, elle ouvrit de grands yeux. Verseuil lui lança un regard foudroyant, vous m'en voulez, monsieur, lui dit-elle, d'avoir ôté de vos mains celle que vous assassiniez; en ce cas cherchez aussi querelle à monsieur, car madame la Marquise est auprès d'elle et ne la quitte pas d'une minute.

Il ne répondit pas, mais s'adressant à moi d'un air étonné, — Ma mère

auprès de Rosaline ? — Oui, monsieur, tout en blâmant la conduite insensée de cette fille, croyez-vous que nous soyons barbares comme vous. C'est bien assez qu'en l'enlevant à sa mère vous ayez causé la mort à cette femme, sans que nous vous aidions à faire périr sa fille. — Je n'ai pas eu ce dessein. . . . la boisson m'avait égaré . . . . balbutia le Comte. — La boisson, malheureux, il ne te manquait que ce dernier vice pour faire de toi un être immoral ; je me tus alors de peur d'être entendu de sa mère, mais le bruit de la voiture avait attiré son attention, et pâle, hors d'haleine, elle vint se jetter dans mes bras.

Son fils tomba à ses genoux, et malgré la dureté de son caractère, la situation de sa mère lui arracha quelques larmes, elle s'empressa de le

relever. Tout est oublié, lui dit-elle, si vous réparez vos outrages envers votre victime.

L'hypocrite lui baisa la main, et nous suivit dans la chambre de son amante, qui pensa s'évanouir en le voyant ; elle se remit néanmoins : il balbutia quelques mots d'excuses ; elle le reçut avec une dignité qui me surprit. Monsieur, lui dit-elle, je ne me plains de rien ; quand une fille trahit son devoir, elle doit s'attendre à tout. C'est envers vos respectables parens, que vous avez des soumissions à faire ; pour moi, j'ai un bonheur dont je suis indigne, puisque les personnes que j'ai offensées veulent bien être mes protecteurs.

Nous lui renouvellâmes nos promesses ; elle reçut nos caresses avec les expressions touchantes d'une vive

reconnaissance, et nous nous attachâmes dès-lors sincèrement à elle.

Peu de jours après nous lui apprîmes la mort de sa mère, cette nouvelle augmenta les remords, et nous partîmes de Lyon. Mon fils voulant regagner notre confiance, se conduisit parfaitement pendant la route, et j'eus encore la faiblesse d'espérer son changement.

Quand nous fûmes arrivés à Marseille, sa mère voulut connaître ses dispositions relativement à Rosaline; il répondit que toute apparence de grossesse ayant été détruites par l'accident qui avait eu lieu, il ne se croyait pas obligé de contracter une alliance aussi disproportionnée; que son amour pour cette jeune fille était une folie de jeunesse, dont il se repentirait toute sa vie, mais que ce serait la lui faire payer trop cher,

que d'exiger de lui le sacrifice de sa fortune.

Ma femme, qui s'attachait chaque jour davantage à sa pupille, dont la conduite était vraiment exemplaire, montra, sans détour, à son fils l'indignation et le mépris que sa dépravation lui inspiraient. Craignant d'allumer notre courroux, et que nous ne fissions en faveur de Rosaline des dispositions qui fussent contraires à ses intérêts, il feignit de se rendre à nos remontrances, et consentit à ce que nous prissions nos mesures pour la célébration de son mariage. Ce fut en sa présence, un soir, que nous apprîmes à notre jeune protégée le changement qui se préparait dans sa situation ; mais quelle fut notre surprise, lorsque cette intéressante créature nous parla à-peu près de la sorte.

« Je sens, comme je le dois, mes » chers bienfaiteurs. l'honneur que » vous voulez me faire, et j'y mets le » plus haut prix; devenir votre fi le, » serait sans doute pour moi le supré- » me bonheur; mais plus j'en connais » l'excès, moins je dois desirer d'en » jouir. Ma faute, et ses déplorables » effets ont élevé entre le Comte et » moi une barrière insurmontable; il » ne peut plus avoir d'estimepour moi, » et ses cruels procédés ont éteint » mon amour pour lui. Néanmoins, » je pourrais encore estimer votre » fils et oublier ses outrages; mais » de quel droit, assassin de ma ten- » dre mère, de celle à qui je devais » tout, voudrais je m'allier à une » famille respectable, et vivre dans » son sein, au milieu des richesses et » de la félicité; je deviendrais alors » indigne du généreux pardon qu'elle

» m'a accordé à sa derniere heure. Je
» dois pleurer sa mort, et l'expier
» toute ma vie. Tant que ma présen-
» ce près de vous, mes chers pro-
» tecteurs, ne vous déplaira pas, je
» mettrai tous mes soins à vous faire
» oublier les chagrins que je vous ai
» occasionnés. Si vous en ordonnez
» autrement, je vous supplie alors
» de mettre le comble à vos bienfaits,
» en me faisant recevoir dans quel-
» que maison religieuse ; c'est là que
» je desire terminer ma carrière. »

Nous fîmes notre possible pour détruire sa résolution ; elle fut inébranlable. Tant de fermeté dans un âge si tendre m'étonna, mais j'y applaudis intérieurement : pour mon épouse, elle s'en affligea réellement ; elle s'était fait une douce idée de la nommer sa fille : ne pouvant la rendre telle, elle lui en donna dès-lors le

titre ; et elle nous traita aussi comme les auteurs de ses jours.

Qui pourra comprendre la bizarrerie du cœur humain ! Verseuil qui s'était fait prier pour devenir l'époux de Rosaline, fut désespéré de son refus. Etait-ce l'effet de son orgueil ? ou un retour d'affection ? Je ne le crois guères. Mais enfin, il parut furieux, et demanda, pour se distraire, à aller passer quelques jours à la campagne, malgré la rigueur de la saison.

Il y resta jusqu'au printems, et nous nous disposions à l'aller rejoindre avec notre fille adoptive, lorsque nous apprimes qu'il avait séduit la fille d'un de nos fermiers, et qu'elle était enceinte. Le père jettait feu et flamme contre nous. Cette nouvelle fut, pour ma sensible compagne, le coup de la mort : tant de

dépravation, dans l'être qu'elle chérissait le plus, la mit au tombeau en peu de jours. Rosaline ne la quitta pas d'une minute pendant sa maladie ; mais après qu'elle lui eut rendu les derniers devoirs, elle me supplia de la laisser aller pleurer sa perte dans un couvent. Quoique sa compagnie fut pour moi une grande consolation, je ne crus pas devoir me refuser à sa prière. Je payai sa dot dans un couvent de Marseille, et je lui assurai une pension honnête pour qu'elle fut heureuse. Tant qu'elle a vécu j'allais la voir très-souvent ; mais elle est morte à vingt-six ans, d'une maladie de poitrine. C'était un ange que toutes ses compagnes ont vivement regretté.

Je végétai tristement dans ce château plus de six ans. Pendant ce tems, mon fils se livrait à tous les

excès ; quand il eut atteint sa majorité, il me demanda compte des biens de sa mère. Je les lui remis en bon état. Quelques années suffirent, non seulement pour les dissiper, mais encore pour contracter des dettes ruineuses, par l'énormité des intérêts. Il voulut m'engager à les payer, je refusai net ; mais je lui offris de venir vivre avec moi, et de partager ma fortune, qui était encore assez considérable pour nous faire exister honorablement. D'abord, il rejetta ma proposition avec hauteur ; mais enfin, pressé de toutes parts, cet enfant dénaturé feignit de se rendre à mes invitations réitérées. Il y a eu dix ans le quinze d'avril, qu'il arriva ici avec Bernard. La figure sinistre de ce dernier me déplut. Je ne m'en cachai pas. Le comte m'assura que c'était un honnête homme ; qu'il lui

avait

avait rendu d'importans services, et donné souvent les meilleurs conseils. Je tâchai de vaincre ma prévention ; mais ce scélérat m'inspirait toujours une répugnance insurmontable, et je ne le voyais pas sans une contrariété qu'il remarquait très-bien.

Depuis bien des années j'avais contracté l'habitude de prendre quelques médicamens au mois de mai. Cette année-là je retardai de quelques jours, et je fus incommodé : attribuant mon indisposition à ma négligence, mon fils m'engagea à boire d'une tisanne qu'il disait très-salutaire ; j'en pris en effet, mais au bout d'une semaine je me sentis plus mal ; je pris le lit, et mes forces diminuant sensiblement, je crus toucher à ma dernière heure. Verseuil jettait les hauts cris, et demandait

un médecin. Bernard fut envoyé à Marseille, et ne revint pas le même jour. Néanmoins, mes forces s'épuisant tout-à fait, je crus rendre le dernier soupir dans les bras de mon assassin. Vraisemblablement on me fit des obsèques et on prit mon deuil; mais quand je revins à moi, je me trouvai dans ce lit, n'ayant plus d'autre sentiment de ma maladie qu'un souvenir confus. Le farouche agent des volontés coupables de mon fils, était près de moi; il m'annonça tranquillement que j'étais mort pour tout le monde; que ce sacrifice était nécessaire pour son maître, que mon existence privait de mon bien; mais qu'on aurait de moi les plus grands soins. Ainsi, que si je voulais me plier aux circonstances, je pourrais long-tems vivre heureux.

Comment vous peindre ma fureur !

elle fut telle, que ne pensant plus à mon état de faiblesse, je voulus sortir du lit et me jetter sur mon geolier; il sourit de mon impuissante fureur, et me quitta.

Après son départ, je fis retentir cette tour de mes cris, et je cherchai par-tout de quoi finir mes malheurs: ma rage se calma, faute de force et de moyens. Mon anéantissement me fut salutaire; je portai mes regards vers le ciel; je me rappellai ma vertueuse épouse, son inaltérable patience; et Rosaline, si douce, si résignée. Je me recommandai à ces deux anges de vertu: sans doute leurs prières me furent favorables, car je me soumis à mon sort; et, depuis ce tems, ma chère fille, Dieu m'a fait la grace de ne pas murmurer. J'ai obtenu quelques livres de piété, ce rosaire, objet de

ma dévotion, parce qu'il me vient de la fille de mon cœur ; et j'ai vécu tranquille. Votre présence est venue embellir ma prison ; mais je n'en prie pas moins l'auteur de mon Etre qu'il daigne finir votre captivité.

CHAPITRE X.

Epanchemens de l'amitié.

Il était tard quand le vieillard termina son récit. Eugénie le remercia de sa complaisance, et des vœux qu'il faisait pour elle. Mon père, ajouta-t-elle, à mon âge il est naturel de desirer sa liberté ; mais s'il fallait vous laisser dans cet odieux cachot, elle aurait pour moi peu de charmes. Et puis, quel sera mon sort ! sans espoir de revoir jamais l'objet de mon affection ! Hélas ! qui sait s'il n'a pas été aussi en butte à la méchanceté de notre persécuteur ! J'ai de fortes raisons pour le croire. Alors elle lui rapporta ce qu'on a lu plus haut. Le bon Marquis en fut frappé. — Vos

conjectures, mon enfant, ne sont pas dénuées de fondement, et je crains, comme vous, que le pauvre Vicomte n'ait habité votre chambre avant vous ; où est-il à présent? Voilà ce qu'il faudrait savoir. — Et ce que nous ne saurons pas, interrompit douloureusement Eugénie. — Pourquoi, ma fille? la providence qui a permis que nous nous rencontrassions dans ce triste séjour, veille sans cesse sur nous, et nous sera favorable ; n'en doutez pas. La jeune Marquise fut frappée du ton prophétique du vieillard : son visage vénérable était animé des plus vives couleurs, et le respect d'Eugénie, dans ce moment, avait une teinte religieuse qui élevait dans son cœur son infortuné père au-dessus des mortels.

Il fallait se quitter ; et quoique

cette séparation dut ne durer que deux jours au plus, il semblait aux deux amis qu'elle dut être éternelle. Madame de Verseuil ne pouvait se détacher du Marquis autour duquel ses bras étaient enlacés; de son côté, il se livrait à ses caresses avec un sentiment de joie qui lui rappelait Rosaline. Cependant, plus raisonnable qu'elle, et voyant que le faible crépuscule qui les éclairait encore allait faire place à la nuit, il la pressa doucement de sortir. — Encore un mot, mon père, et je vous obéis. Qu'est devenue cette fille de fermier que M. de Verseuil avait encore abusée? — Elle est morte en couche, et son enfant lui a peu survécu. — Pauvre victime! — Hélas! mon amie, elle n'a pas été la dernière! puisque toute la vie de ce misérable est un tissu de débauches et de crimes! mais

le plaisir de vous voir me fait oublier l'heure, et bientôt vous ne pourriez plus remonter chez vous. Bon soir, mon Eugénie ! Puisse notre féroce gardien arriver promptement, et repartir encore, afin que nous nous rejoignions bien vîte ; je le desire ardemment. — Et moi aussi ; adieu, mon respectable père. — Non pas adieu, mon enfant ; mais bonne nuit !

Alors Eugénie l'embrassa, et le quitta tristement : en poussant le verroux qui enfermait le prisonnier, son cœur se serra ; il semblait qu'elle scellat son tombeau, et elle crut voir s'élever entr'eux une barrière éternelle. Elle rentra dans sa prison, agitée de ces douloureuses pensées.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Réflexions pénibles.

La Marquise ne dormit pas de la nuit, mille souvenirs tumultueux éloignaient d'elle le repos; elle pensait à Volmerange, qu'elle avait tacitement accusé d'indifférence, et qui peut-être avait péri victime de son odieux rival, et elle pleura avec amertume. Cependant, se dit elle ensuite, s'il fût mort, mon tyran n'aurait pas manqué de me le dire pour aggraver mes maux : cette dernière idée la soulagea un peu.

Une réflexion sur le fils, devait naturellement en amener sur le père. Quelle différence ! disait Eugénie, entre cet homme respectable et son

fils ! L'un est l'assemblage de toutes les vertus ! l'autre est un composé exact de tous les vices ! Comment ce malheureux a-t il pu traiter ainsi l'auteur de ses jours ! Hélas ! fatigué de le voir exister si long-tems, son infâme confident ne craindra peut-être pas de hâter la fin de sa triste carrière : et quand même cela n'arriverait pas, il est déjà bien âgé ; et puis les chagrins qu'il a essuyés sont bien faits pour avancer ses jours. Ah ! grands Dieux ! si j'allais le perdre, que deviendrais je, seule ici, sans secours, sans société ! Pourquoi faut-il que j'aie découvert cet excellent homme, pour en être un jour privée !.....

Ces réflexions furent interrompues par un murmure sourd qu'elle entendit dans la galerie par laquelle on arrivait à sa chambre ; elle distinguait

parfaitement le bruit des pas, et enfin celui d'une chûte attira son attention et la glaça d'effroi ; elle prêta une oreille attentive, et n'entendit plus que les sons plaintifs d'une voix presque éteinte, et des pas chancelans qui se prolongeaient dans l'éloignement.

La peur l'avait d'abord saisie, et elle sentit renouveller ses premières terreurs ; mais un moment de réflexion calma sa frayeur ; elle conclut de tout ce qu'elle avait entendu les premières nuits et celle ci, que cette tour renfermait encore des victimes ; que quelque malheureux avait trouvé le moyen de sortir de son cachot, et profitait du silence des nuits pour se promener dans cette galerie et se soulager par un peu d'exercice. Si je pouvais aussi sortir de ce côté, pensait-elle, je

trouverais encore quelqu'un, et je le conduirais auprès de mon vieil ami.

Le reste de la nuit se passa à former mille projets qui se détruisaient tous, et elle finit par comprendre que n'ayant pas d'outils elle ne pourrait ouvrir sa porte ; d'ailleurs quand elle aurait une pince et la force de la faire mouvoir, Bernard s'appercevrait bientôt du dégât qu'elle aurait fait, il la changerait de chambre, et elle ne pourrait plus voir son beau-père : la crainte de ce malheur suffit pour la faire renoncer à toutes les idées chimériques qu'elle avait conçues, et elle résolut de ne plus s'en occuper.

Le jour parut qu'elle n'avait pas fermé les yeux ; sentant malgré ses maux, le besoin du repos, elle allait s'y livrer pendant quelques instans,

lorsqu'un nouveau sujet de frayeur vint succéder à tous les autres.

CHAPITRE XII.

Orage furieux.

Depuis qu'Eugénie était détenue, aucun nuage n'avait obscurci l'horison ; mais ce jour, à une nuit brûlante succéda le plus violent orage. Un coup de tonnerre la tira des bras du sommeil, et au même instant un éclair terrible vint frapper ses yeux à demi ouverts. Tremblante dans son lit, la pauvre Marquise n'osa plus remuer ; les coups de tonnerre se succédaient avec rapidité, de longs éclairs sillonnaient les nuées et semblaient embrâser l'horison ; un ouragan épouvantable se joignait à

l'orage, et le bruit des vents déchaînés se répétant dans les angles du château, faisait entendre des sifflemens qui étaient par intervalles couverts du fracas de la foudre. Il ne tombait pas une goutte d'eau et les vapeurs brûlantes de l'atmosphère, semblaient devoir incendier l'univers. Qu'on juge s'il est possible de la situation d'Eugénie, naturellement peureuse, dans un instant où les plus intrépides auraient été glacés d'effroi ; le sien fut tel qu'elle perdit le sentiment.

Quand elle revint à elle, l'orage avait cessé ; une pluie abondante avait rafraîchi le tems, et elle se réjouit de ce que son évanouissement lui avait dérobé la vue de l'affreux spectacle qui aurait frappé ses regards ; elle se leva avec la crainte que l'orage n'eut influé sur la santé

du Marquis. A son âge, pensait-elle, le moindre choc peut devenir funeste.

Elle passa toute la journée avec un ennui qu'elle n'avait pas encore éprouvé ; et quoique la vue de Bernard lui fut odieuse, elle desirait son arrivée, dans l'espérance qu'il pourrait encore repartir, le Marquis lui ayant dit que ses absences étaient assez fréquentes.

Malgré ses desirs, il ne parut pas de la journée : l'orage avait fait gâter le reste des provisions de la Marquise, et elle n'eut pour tout aliment, pendant ce jour, que du pain bien dur et de l'eau rougie, encore cette boisson lui manqua-t-elle le soir. La certitude que le bon Marquis était mieux pourvu qu'elle, la dédommagea un peu de cette privation ; néanmoins elle craignit que l'absence de son geolier se prolongeant, la faim et la soif

ne vinssent encore ajouter à l'horreur de son sort.

A toutes les contrariétés qu'elle avait essuyées pendant ce jour, se joignait le vide que sa solitude lui faisait éprouver ; elle regrettait son trop de prudence, et elle attendit le lendemain avec impatience, étant résolue de voir son père à quelque prix que ce fut.

CHAPITRE XIII.

Encore une victime.

BERNARD entra chez elle le lendemain de bonne heure. L'orage m'a retardé, lui dit-il, et vous devez avoir tout mangé ; j'ai cependant encore une course de quatre jours à faire, mais ce sera la dernière pendant tout l'été : une fois de retour, je viendrai tous les jours ; ma présence vous sera nécessaire, ajouta-t-il avec un affreux sourire, car dans les grandes chaleurs tout se gâte, et vous seriez réduite à vivre de pain sec et d'amour. Avec ça, cette chambre ! elle doit procurer de jolis souvenirs ! D'autres tourtereaux y ont roucoulé avant vous !

Impatientée de son impertinent babil, la Marquise se hâta de prendre ce qu'il lui apportait et de le congédier. Après son départ, elle prêta une oreille attentive, et elle crut l'entendre ouvrir d'autres portes dans le lointain ; elle se confirma dans la pensée qu'elle avait encore des compagnons d'infortunes.

Elle laissa s'écouler au moins deux heures avant de descendre chez son père. Le bon vieillard la revit avec une joie inexprimable, et il l'assura que le tems lui avait semblé tout aussi long qu'à elle.

La Marquise lui raconta ce qu'elle avait entendu, et tous deux furent d'accord sur la certitude de l'existence d'un autre prisonnier.

Je voudrais bien, dit Eugénie, découvrir cette autre victime ; au moins nous serions trois pour pleurer en-

semble nos malheurs. M. de Verseuil ne voyait pas de moyens pour rejoindre la personne dont on entendait les pas. La Marquise imagina un expédient qu'elle regardait comme immanquable ; mais elle n'en parla pas à son père, de peur que ses observations ne la contraignissent d'y renoncer.

Cette journée se passa comme toutes les autres, et le soir elle revint chez elle, mais elle ne se coucha pas, et attendit près de sa porte que les pas accoutumés se fissent entendre.

En effet vers onze heures du soir, le bruit d'une porte fixa son attention ; on marchait comme de coutume. Voulant mettre son plan à exécution, elle approcha sa bouche du seuil de la porte, où il existait un espace d'environ trois doigts, et elle

appella le plus haut qu'il lui fut possible.

Au bruit qu'elle fit, la personne qui marchait jetta un cri d'effroi ! Qui que vous soyez, cria la Marquise ! ne craignez rien ! Comme vous je suis captive ! Comme vous je suis malheureuse ! mais si vous pouviez venir jusqu'à moi, nous nous consolerions mutuellement.

Alors on parut rassuré, et on approcha de la chambre qui renfermait Eugénie. Vous n'êtes pas sous les verroux, dit une voix douce; je sens une serrure, peut-être pourrai-je l'ouvrir; mais il faut attendre l'aurore; aussi-tôt que je pourrai distinguer les objets, je reviendrai vers vous.

Après ces paroles l'inconnu s'éloigna. Au doux son de sa voix, la Marquise soupçonna que c'était une

femme ; elle se jetta sur son lit, et attendit le point du jour avec une vive impatience.

A peine un léger crépuscule effaçait-il les ombres de la nuit, qu'on vint à la porte de la prisonnière ; elle tressaillit : mais comme elle sentit son cœur palpiter, lorsqu'après quelques difficultés, la serrure céda sous les efforts de la clef qu'on y avait introduite, et la porte s'ouvrit.

Mad. de Verseuil vit alors entrer une femme d'environ vingt-six ans, vêtue de noir, dont les cheveux épars faisaient toute la coëffure, et dont l'extrême pâleur l'aurait fait prendre pour une habitante des tombeaux. La grande jeunesse de la Marquise parut faire impression sur l'inconnue, qui s'avança lentement vers son lit.

Elle témoigna à cette femme toute

sa reconnaissance de ce qu'elle avait consenti à pénétrer jusqu'à elle.

Vous ne me devez rien, répondit la dernière ; il est si naturel aux malheureux de chercher à se rejoindre, que si j'eusse deviné votre séjour ici, j'aurais tenté de moi-même l'ouverture de votre porte : mais je l'ai ignoré jusqu'à cette nuit, et j'ai même été effrayée quand vous m'avez appelé, avec d'autant plus de raison, que depuis quatre ans que je suis renfermée ici, je n'ai point vu de figure humaine, à moins qu'on ne veuille en excepter le scélérat à la garde duquel nous sommes confiées.

La Marquise embrassa tendrement sa compagne, et tout en s'habillant elle lui apprit qui elle était, et l'existence de son beau-père, que tout le monde croyait mort depuis dix ans. Infâme Verseuil ! s'écria l'inconnue.

Il n'existe donc rien de sacré pour toi ! Madame, ajouta-t-elle, d'un ton plus calme, je vous ferai connaître plus particulièrement l'infortunée que vous voyez devant vous, mais profitons de l'absence de notre geolier. Venez visiter ma prison ; vous connaîtrez à quel point votre barbare époux peut porter sa vengeance. Ensuite nous irons voir le père infortuné de ce scélérat !

En parlant de Verseuil, les yeux de l'inconnue s'étaient enflammés ; un léger incarnat était venu animer ses joues décolorées : ce mouvement eut la rapidité de l'éclair, et ses traits reprirent bientôt leur pâleur ordinaire : elle prit le bras d'Eugénie, et l'emmena ; elles gagnèrent le bout de la galerie, et l'inconnue introduisit la Marquise dans un cachot ayant tout au plus six pieds carrés, une

escabelle de bois servait de siége et de table ; mais du reste rien pour se coucher ; dans un vieux panier étaient entassées quelques hardes à demi usées ; le jour n'y pénétrait que par un petit guichet grillé, pratiqué en haut de la porte ; du reste aucune ouverture ne pouvait y introduire ni l'air, ni les rayons du soleil.

La Marquise frémit d'horreur. — Comment avez-vous pu vivre quatre ans dans une si cruelle captivité ? — Elle n'a été exacte que pendant un mois ; au bout de ce tems, Bernard laissa tomber dans mon cachot ce passe par-tout ; je le serrai soigneusement ; j'avais remarqué que ma porte était close par une serrure ; sitôt que la nuit vint je l'essayai. Le succès de cette tentative fut pour moi la découverte d'un trésor, et chaque nuit je me promenais dans la galerie,

mais

mais jamais je n'osai sortir le jour de peur d'être surprise par mon geolier. Une seule fois, à l'aurore, j'ai essayé ma clef à la porte qui ferme la galerie du côté de l'escalier ; mais sa puissance ne s'étendait pas jusques-là, et je fus forcée de m'en tenir à jouir de ce que j'avais.

Eh bien, dit la Marquise, puisque j'ai le bonheur de vous trouver, désormais vous partagerez mon lit. — Et si Bernard nous surprend ? — Oh que non, nous nous léverons si matin, que vous aurez le tems de vous renfermer avant son arrivée. La vivacité et les caresses d'Eugénie, arrachèrent un sourire à la prisonnière, et toutes deux ayant pris des alimens pour leur journée, (ceux de l'inconnue étaient des plus grossiers) elles descendirent chez le bon vieillard, qui ne voyant pas venir sa chère fille,

était en proie à une vive inquiétude.

CHAPITRE XIV.

L'inconnue raconte son histoire.

La Marquise présenta sa compagne au vieillard, et lui fit le récit de ce qu'on a lu dans le chapitre précédent. Le bon-homme fit un gracieux accueil à la belle inconnue.

Après déjeuner, le père et la fille prièrent cette femme de leur faire part des différens événemens qui l'avaient conduite dans cette tour. Quoique ce récit me rappelle des souvenirs bien douloureux, leur dit-elle, c'est une dette dont je vais m'acquitter.

Mon père, anglais d'origine, mais

élevé en France, et fils unique d'un riche banquier de Londres, se maria à Paris avec une fille noble et pauvre ; ils eurent sept enfans, dont je suis la dernière, et la seule qui ait vécu. Je perdis mes parens de bonne heure, et mon immense fortune passa dans les mains d'un tuteur peu fortuné, mais honnête homme ; il n'avait qu'un fils, ce jeune homme avait reçu la plus brillante éducation ; mais malgré ses avantages naturels, il avait la perspective d'un pénible avenir ; son heureux caractère encore plus que sa figure, me prévint en sa faveur, et je résolus de réparer l'injustice du sort envers lui. Je fis part de mon dessein à son père : bien loin de m'applaudir, cet homme délicat fit tout son possible pour m'en détourner, et une fortune que tant d'autres auraient recherchée avec soin, fut

pour lui le sujet des plus vives remontrances, sur le tort que je me faisais ; et il me signifia un jour, que ne voulant pas essuyer le reproche d'avoir séduit une riche héritière, pour la faire épouser à son fils, il ne donnerait pas son consentement à notre union.

Le jeune Morange (ainsi s'appelait mon tuteur) partageait ma tendresse, et la rigueur de son père l'affligea autant que moi. Néanmoins il fut inébranlable, et sans une maladie qui mit mon amant aux portes du tombeau, jamais ce mariage n'aurait eu lieu ; la crainte de perdre son fils unique, l'emporta sur toute autre considération, et il consentit enfin à faire notre bonheur.

J'avais alors près de vingt ans, Morange vingt-quatre : parfaitement bien assortis de caractère, nous ne

pouvions qu'être heureux ; aussi le fûmes nous pendant dix-huit mois. Je devins grosse ; cette circonstance augmenta notre félicité, et comme je jouissais d'une santé parfaite, nous partîmes pour une de mes terres, située à quelques lieues de Grasse.

J'y accouchai heureusement d'une fille, qui mourut quinze jours après. Je sentis vivement cette perte ; mais les caresses de mon époux et les sages consolations de son père adoucirent peu à peu ma douleur : tous deux me contraignirent de voir du monde, et ce fut dans une société que nous fréquentions souvent, que je vis pour la première fois le Marquis de Verseuil ; j'eus le malheur d'en être remarquée, et il chercha avec empressement l'occasion de nous voir souvent. M. de Morange, naturellement aisé à se lier, lui fit quelques

avances ; il en profita et notre maison devint bientôt la sienne ; ses regards durs et hardis me déplaisaient, et il fut peut être le seul ami de mon mari que je reçusse froidement.

Mon beau-père partageait mon opinion, et il ne négligea rien pour arrêter les progrès d'une liaison qui nous déplaisait également. Toutes nos tentatives à cet égard furent inutiles, et pour la première fois, depuis notre union, mon époux me montra de l'humeur ; il traita mon caractere de bizarre, et vit le Marquis avec plus d'assiduité que jamais.

Leur intimité fut telle que ce dernier lui emprunta de grosses sommes dont il lui fit des billets. Ne voulant pas m'avouer le montant de cette créance, Morange en portait toujours les preuves sur lui, de peur que je ne les trouvasse. Un soir, comme il

revenait de Grasse, il fut attaqué par deux hommes masqués, qui après l'avoir légèrement blessé, lui enlevèrent son porte-feuille. Après le lui avoir ôté, on lui laissa la liberté de poursuivre son chemin. Il arriva à la maison tout ensanglanté; cependant il n'avait qu'un coup de poignard à la main gauche.

Je fus aussi surprise qu'effrayée, en apprenant ce qui lui était arrivé, et mon beau-père forma, ainsi que moi, mille conjectures sur cet évènement; il demanda à son fils si son porte-feuille contenait quelques papiers importans. Oui et non, répartit mon époux; personne que moi ne peut toucher les effets qu'il renferme, et comme j'ai affaire à un homme d'honneur, je ne crains rien.

Nous n'en pûmes savoir rien de plus. Le lendemain matin le Marquis

de Verseuil vint lui proposer une partie de chasse. (j'étais dans un cabinet voisin.) Cela m'est impossible, dit Morange ; j'ai été attaqué hier au soir, je suis blessé à la main gauche, et par conséquent hors d'état de tirer. C'est fâcheux, dit le Marquis. et avez-vous été volé ? — On m'a pris tous vos billets, mais cela n'est pas inquiétant ; vous pourrez m'en refaire d'autres qui annulleront ceux-ci. — Cela se peut-il faire, demanda M. de Verseuil ? — Sans doute ; d'ailleurs il ne serait pas juste que cet événement me fit tort de 37 mille liv., et un notaire nous arrangera de manière qu'aucun de nous n'aura de risques à courir.

Nous verrons, dit le Marquis assez froidement ; et quelques minutes après il sortit.

Cette conversation m'avait vivement

ment émue : mon beau-père qui survint, s'apperçut de mon agitation ; je ne lui en dissimulai pas la cause ; il fut indigné de la folie de son fils, qui confiait si légèrement sa fortune, et le peu d'empressement de son débiteur à réparer ce malheur, l'éclairant, il soutint que lui seul était auteur de l'accident de la veille. Je voulus combattre son opinion, mais il n'en voulut rien rabattre, et entrant avant moi dans la chambre de mon époux, il ne lui cacha pas ce qu'il en pensait.

Celui-ci voulant soutenir sa thèse, n'eût garde d'être du même avis ; mais il promit de suivre le Marquis de près pour en obtenir des sûretés.

En effet il consulta quelqu'un d'éclairé sur cette affaire ; on lui conseilla de faire son possible pour assurer sa créance ; mais on ne lui

cacha pas que comme elle consistait en des billets à ordre, la bonne foi de son débiteur pouvait, dans cette circonstance, beaucoup plus que toutes les autres précautions.

Le lendemain Morange fut trouver le Marquis, il venait, lui dit-on, de partir pour son château ; il revint tristement chez lui, et il écrivit sur le champ. M. de Verseuil ne lui fit pas de réponse, mais quelques jours après il lui envoya Bernard ; celui ci lui dit que son maître avait réfléchi sur la singularité d'une semblable aventure ; qu'il lui paraissait extraordinaire qu'il portât précisément sur lui tous les billets qu'il en avait reçu ; que pour prévenir toute surprise à cet égard, M. le Marquis était prêt à payer sa dette, quoique non échue, à quiconque les lui remettrait.

Morange frémit de colère à cet audacieux discours, et après avoir gratifié le maître et le valet de quelques épithètes injurieuses, il chassa honteusement ce dernier.

Après son départ, il se livra à toute sa fureur, et jura de se venger du scélérat qui lui ravissait une portion de son bien. Je fis mon possible pour l'appaiser, et quelques jours après je le vis plus calme : je crus en être quitte pour la perte des trente-sept mille francs ; mais plusieurs personnes de Grasse nous apprirent que le Marquis tenait sur le compte de mon époux les plus mauvais propos. Ces redites rallumèrent tout son courroux, et l'ayant rencontré dans une maison, il ne lui cacha pas ce qu'il pensait sur son compte. Si vous étiez gentilhomme, lui dit ce lâche, je vous offrirais satisfaction, mais

l'honneur me défend de me battre avec un homme comme vous.

Morange furieux, répondit à cette humiliante sortie par un soufflet. Alors le Marquis, forcé de se venger de cette insulte, lui donna rendez-vous pour le soir dans un petit bois peu éloigné de notre demeure. Je n'appris pas tout de suite ces détails, ils m'auraient suffi pour prévenir les plus affreux malheurs ; je les appris quand il n'était plus tems.

Exact au rendez-vous, le malheureux Morange sortit seul vers le soir. J'étais loin de prévoir le sort que le ciel me préparait, et une demie-heure après son départ, je pris le bras de mon beau-père pour l'aller joindre, car je le supposais très-près de la maison.

Il y avait environ un quart-d'heure que nous marchions sur la lisière du

petit bois, lorsque je vis deux hommes à cheval qui fuyaient à toute bride. Malgré la rapidité de leur course, je crus reconnaître Verseuil et son laquais ; le cœur me battit avec force, et j'étais prête à m'évanouir ; mon beau-père m'engagea à entrer dans le bois pour me reposer. Nous avançâmes en effet. Dieux ! comment vous peindre mon désespoir, lorsque je vis mon cher Morange, le bien-aimé de mon cœur étendu sur l'herbe et baigné dans son sang !

Je me précipitai sur lui en l'appelant des noms les plus chers ; son père volut joindre ses secours aux miens. Vaines tentatives ! mon époux n'était plus !

Je tombai évanouie auprès de ce corps inanimé, et mon beau-père, malgré sa douleur, fut contraint

d'aller à la maison chercher les domestiques pour nous emporter tous deux.

Quand je revins à moi, une fièvre ardente me saisit, et je fus trois semaines sur le bord du tombeau. Plut à Dieu que j'y fusse descendue! Quand je recouvrai l'usage de ma raison, je demandai mon père : pour surcroît de malheur, j'appris qu'il n'existait plus ; une attaque d'apoplexie l'avait enlevé deux jours après son fils. Cette double perte combla la mesure de mon affliction ; et puisque je n'avais pas d'enfans, je résolus de me retirer dans un couvent pour pleurer les pertes que je venais de faire, et me soustraire aux persécutions du Marquis, que je regardais, avec raison, comme mon ennemi mortel.

Dans cette intention, je mis ordre

à mes affaires, et ayant vendu une partie des biens que j'avais en Provence, je me disposai à partir pour Paris. Je congédiai tous mes domestiques, à la réserve d'une femme-de-chambre et d'un vieux serviteur de mon père.

J'étais à la veille de mon départ, presque seule dans une vaste maison ; mais toute entière à ma juste douleur, j'étais parfaitement exempte des frayeurs que cet isolement aurait pu me causer, et je m'occupais tristement de mon bonheur passé, lorsque Verseuil se présenta devant moi. Sa présence fit sur moi l'effet de celle d'une bête venimeuse ; je jettai un cri d'effroi, et je voulus fuir, mais mes jambes plièrent sous moi et je retombai dans mon fauteuil sans forces et sans voix.

Le scélérat se jetta à mes pieds,

et me fit une déclaration d'amour dans les termes les plus passionnés. Je frémissais d'horreur ; le ressentiment ranima mon courage ! Vil assassin du plus vertueux des hommes, m'écriai-je ! Comment osès-tu venir insulter sa veuve infortunée ! Sors, misérable ! et délivre-moi pour toujours de ton odieuse présence !

Le monstre sourit de ma colère, et à un signal qu'il donna, trois hommes masqués entrèrent, se jettèrent sur moi, et m'ayant enveloppé la tête dans un mouchoir, ils me portèrent dans une voiture : mon ravisseur s'y plaça à côté de moi, et prenant par les chemins les moins fréquentés, ils me conduisirent dans ce château. Le malheureux n'ignorait pas qu'étant seule au monde, je me trouvais pleinement en sa puissance, personne ne s'occupant de faire des

recherches sur mon compte. A mon arrivée ici, le Marquis n'épargna ni soins, ni prières pour m'engager à répondre à son odieux amour. Vous pensez bien que tout fut inutile ; aussi après deux mois de persévérance de sa part, et de résistance de la mienne, il me fit conduire dans cette tour. Depuis ce tems j'habite le cachot que je vous ai montré ; privée d'un lit, quand l'épuisement de la nature me force à me livrer au sommeil, je m'étend sur quelques chiffons qui font partie de ma garde-robe et je dors d'un si pénible sommeil, que je m'éveille encore plus fatiguée. Bernard me donne du linge chaque semaine, mais cette robe est la seule qu'on m'ait fournie ; encore a-t-on attendu que celle que je portais tombat en lambeaux. Voilà, mes chers compagnons d'infortune, le triste

récit de mes malheurs. Jugez si je suis digne de votre compassion.

Eugénie et son père avaient versé des larmes amères pendant que mad. Morange parlait ; tous deux firent leurs efforts pour calmer un peu sa douleur, et la Marquise avoua que le malheur de cette aimable femme surpassait le sien ; du reste, elle n'était pas surprise que son époux en fut devenu amoureux ; malgré ses chagrins et ses souffrances, elle conservait des traits charmans, et avant ses malheurs, elle avait du être d'une beauté parfaite.

Dès ce moment les trois prisonniers devinrent inséparables, et madame Morange, que nous appellerons Hermina, (nom qu'elle avait dit être le sien) ne rentra dans son cachot que le matin du jour qui devait leur procurer la visite de Bernard.

CHAPITRE XV.

Grand événement.

L'odieux confident de Verseuil ne parut ni ce jour, ni la nuit suivante, et Hermina impatiente de voir son amie se hasarda à venir la trouver ; toutes deux étaient étonnées de ce retard ; leurs provisions étaient presque épuisées ; elles allèrent trouver le vieux Marquis, dont elles étaient en peine ; elles le trouvèrent encore plus dénué qu'elles, mais beaucoup moins agité. Dans un âge aussi avancé, les sensations ne sont pas bien vives ; il blama seulement les deux amies d'être venues le voir, et les taxa d'imprudence ; elles essayèrent de l'appaiser, cela n'était pas bien dif-

ficile, et le plaisir de causer, l'emporta sur la crainte ; il commença à discourir avec elles sur plusieurs sujets. Pendant qu'ils parlaient tranquillement, ils crurent entendre un grand bruit provenant du château ; ils prêtèrent l'oreille, le tumulte croissait ; bientôt le son distinct de plusieurs voix parut approcher de la tour. Nous sommes perdus, dit Hermina ! on va nous égorger ! Eh bien, dit Eugénie, nous ne souffrirons plus ! et elle se jetta dans les bras de son père. Néanmoins, quand elle entendit plusieurs personnes monter l'escalier, son courage l'abandonna et elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du vieillard, dont l'effroi se peignait dans ses regards. Pour Hermina, elle était debout, immobile, et sa contenance avait quelque chose d'héroïque.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, et une voix s'écrie : La voilà ! la voilà ! A cet organe chéri, et dont trois ans d'absence n'ont pu effacer l'impression, Eugénie ouvre les yeux, et voit le Vicomte de Volmerange à la tête de plusieurs gardes. Le groupe intéressant qui s'offrait à leurs yeux les avait rendus immobile. Qu'on se représente en effet M. de Verseuil, avec ses cheveux blancs et sa longue barbe, dans les bras de l'intéressante Eugénie, dont la tête charmante placée près de la sienne, semble posée là pour former un parfait contraste ; debout, près d'eux, la paisible Hermina, dont la longue chevelure, l'éclatante blancheur et la robe font une impression triste, mais cependant agréable.

Un peu revenu de son premier étonnement, Volmerange s'élança

aux pieds de la Marquise. O ma bien aimée, lui dit-il ! je vous retrouve enfin ! et dès cet instant vous n'êtes plus au pouvoir de votre persécuteur !

Madame de Verseuil qui dans ce moment lui devait tout, ne chercha à cacher ni sa tendresse pour lui, ni la joie qu'elle avait de le revoir. Après les premières effusions de joie, le Vicomte lui demanda quelles étaient les deux personnes qui l'entouraient ? — Madame est une autre victime des passions déréglées du Marquis ! mais ce vieillard est son père ! — Son père ! s'écria Volmerange furieux ! Le monstre ! Ah ! monsieur ! ajouta-t-il d'un ton plus doux, pardonnez-moi cette expression ; j'ignorais qu'il vous dut l'existence. — C'est ce qui fait mon tourment, répondit péniblement le vieux Marquis.

Les gardes qui accompagnaient l'heureux Volmerange, lui observèrent qu'il fallait se hâter de conduire les prisonniers dans le château, et rejoindre ceux qui poursuivaient leurs recherches de l'autre côté de la tour. Cet avis fut adopté sur l'heure, et le Vicomte offrit son bras au Marquis pour descendre l'escalier, roide et tournant, qui conduisait en bas de la tour. Depuis long-tems le bon vieillard ne faisant aucun usage de ses jambes, pouvait à peine se soutenir. Un des soldats, homme fort et robuste, le porta d'un trait jusqu'en bas ; ce côté de la tour donnait dans une petite ruelle tournante qui conduisait dans la cour par où la Marquise avait passé.

Elle craignait l'effet du grand air pour son respectable ami, mais il faisait une si forte chaleur qu'il en

fut peu affecté ; une fois sur le gazon, il put marcher appuyé d'un côté sur son Eugénie, et de l'autre sur son libérateur. Hermina suivait ; malgré sa fermeté, ce changement subit l'avait émue, et elle fut contrainte de prendre le bras qu'un officier, ami du Vicomte, lui présenta.

Tous les vassaux du Marquis remplissaient les cours du château, et les cris de la multitude se changèrent en acclamation de joie pour la Marquise, et en imprécation contre son barbare époux.

Ce fut bien pis quand on les eut assuré que le vieillard à barbe blanche (c'est ainsi qu'ils l'avaient nommé) qui accompagnait Eugénie, était leur bon Seigneur, qu'ils croyaient mort depuis dix ans ; leurs transports prirent une teinte d'ivresse qui ressemblait assez à la folie, et bien certainement

certainement si son coupable fils se fut trouvé sous leurs mains, ils l'auraient mis en pièces.

Ce ne fut pas sans peine, que notre intéresant cortége se fit jour à travers la foule pour gagner les appartemens; il fallut leur faire comprendre que leurs seigneurs avaient besoin de repos, et que tant de bruit pouvait leur devenir funeste.

Cette remarque eut un prompt effet; la crainte de nuire à des êtres qu'ils aimaient tant, calma leur joie délirante, et ils se retirèrent paisiblement, emportant avec eux la promesse d'être admis dans quelques jours à saluer le Marquis et sa bru.

Quand on eut placé les intéressans captifs d'une façon convenable, on continua les recherches les plus exactes dans tous les coins de la tour; on n'y trouva plus personne de vivant,

mais bien une femme très-jeune, qui venait d'expirer, suivant le rapport d'un chirurgien qu'on avait amené : on l'apporta dans la salle, où les membres de la justice dressaient leur procès-verbal. Eugénie ayant jetté les yeux sur elle la reconnut, malgré le changement de ses traits ; mais elle ne put se rappeller où elle l'avait vue. Pendant qu'elle cherchait à fixer sa mémoire sur cet objet, des cris de joie se firent entendre dans les appartemens voisins. C'était l'infâme Bernard que les gardes avaient saisi comme il cherchait à escalader un mur. Tous les sentimens qui agitaient son ame détestable étaient peints sur son hideux visage, et en faisaient un objet d'horreur. Le magistrat qui avait présidé à l'invasion du château, voulut l'interroger. Epargnez-vous cette peine, lui dit le scélérat, si je voulais

me taire, nulles tortures ne me feraient parler ; mais comme je n'ai plus rien à ménager, je veux bien vous donner quelques détails, que sans moi vous ignoreriez toujours.

« Lié au sort du Marquis de Ver-
» seuil depuis près de vingt ans, et
» par mon emploi auprès de lui, et
» par la similitude de nos caractè-
» res, aucune de ses actions ne m'a
» été inconnue ; je l'ai constamment
» servi dans ses plaisirs et dans ses
» vengeances ; je l'aidai à se défaire
» de plusieurs ennemis, entr'autres
» de M. Morange, dont voici la veu-
» ve ; son or nous tentait ; sa femme
» plaisait à mon maître ; nous sûmes
» nous emparer de l'un et de l'autre.
» Dans un voyage que nous fîmes à
» Aix, il y a environ six semaines,
» M. le Marquis eut une vive alter-
» cation avec son beau-père, au sujet

» de sa femme. Le bon-homme nous
» menaça de faire valoir son autorité
» pour une séparation ; ses projets
» nous auraient nui, je le compris
» parfaitement ; et un breuvage de
» ma composition le sépara lui-même
» du reste des vivans. (ici les assis-
» tans firent un cri d'horreur. Ber-
» nard sourit.) Dans une de mes cour-
» ses ici, j'entendis le notaire de
» madame qui lui donnait des con-
» seils ; je tremblai pour la succession
» du Baron : et deux heures après je
» joignis dans le bois le donneur
» d'avis ; je lui en donnai un si effi-
» cace qu'il n'y répliqua pas. Sur ces
» entrefaites, j'appris du même coup,
» qu'une certaine Eléonore Montbrai
» ci-devant maîtresse du Marquis,
» était venue accoucher ici ; et que
» notre jeune dame prenait soin de
» sa fille. Cette nouvelle décida du

» sort de la pauvre fille ; mon maître
» la fit enlever malade, de la chau-
» mière de sa nourrice, et je la con-
» duisis dans la tour ; je pouvais m'y
» introduire à toute heure par un
» conduit souterrain qui donne du
» pied de la tour dans les rochers ;
» si vous n'eussiez pas mis deux sen-
» tinelles auprès de la porte qui y
» conduit, je ne serais pas dans vos
» mains.

» Depuis son entrée dans la tour,
» Eléonore a toujours langui, et je
» m'attendais bien aujourd'hui à la
» trouver morte.

» Infortunée, s'écria la Marquise !
» Et son enfant, malheureux ! qu'en
» as-tu fait ?

» Nous l'avons envoyé à Gênes,
» dit tranquillement Bernard, avec
» votre femme-de-chambre, et toutes
» deux ont été vendues à un corsaire

» Maroquin. Pour votre gouvernante
» elle nous a échappé, et je ne sais
» où le diable l'a mis.

» Et votre maître, où est-il, de-
» manda froidement le magistrat ?

» Je l'ignore, répondit le scélérat;
» nous devions nous rejoindre ici :
» plus heureux que moi, sans doute
» il a appris de loin ce qui se passait,
» et il a pris le parti le plus sage. »

Tous les auditeurs de cette horrible confession attendaient impatiemment d'autres aveux, mais le scélérat tirant de son sein un poignard, s'en frappa droit au cœur, et tomba mort.

Son récit avait glacé d'horreur! sa mort y mit le comble. On le fit enlever, et le magistrat s'étant retiré dans une autre pièce avec le Marquis, Volmerange, son ami, qui s'appelait Valville, et les deux femmes; il

demanda à M. de Verseuil quelles étaient ses intentions ?

De vivre ignoré, monsieur, répondit le vieillard. Depuis longtems je passe pour n'exister plus ; ensévelissons, je vous supplie, dans un profond silence une affaire qui coûterait la tête au plus coupable des hommes, et dont l'ignominie rejaillirait sur mon front. Verseuil est un scélérat ! mais il est mon fils. Vraisemblablement une fuite précipitée va le mettre à l'abri des poursuites ; laissez-lui le tems de l'effectuer ; abandonnez ce monstre à ses remords, ils vengeront assez ses victimes.

L'officier de police hésitait, le Marquis tomba à ses genoux. Comment tenir à une semblable action, s'écria-t-il ? Calmez-vous, monsieur le Marquis ; je vais faire mon possi-

ble pour allier mon devoir avec les considérations qui vous sont dues.

Cette promesse consola un peu le bon vieillard ; et l'homme estimable qui venait de la lui faire, ayant fini de remplir ses fonctions dans le château, laissa nos amis ensemble, et se retira.

Fin du Tome premier.

568234